

F N° 8

4 frs

2^{me} NUMERO D'AVRIL 1942

Signal



Un autre raconte...

Voir l'article page 12-17
«Des soldats racontent l'histoire de leur compagnie»

Cliché du correspondant de guerre H. Hubmann PK

Belgique 2,50 fr. / Bohême-Moravie 2,50 Kr. / Bulgarie 8 leva / Croatie 5 kounas / Danemark 50 øre / Espagne 1,50 pes. / Finlande 4,50 mk. / France 4 fr. / Grèce 12 drachmes / Hongrie 40 fillér
Italie 3 lire / Norvège 50 øre / Pays-Bas 20 cents / Portugal 2 esc. / Roumanie 16 lei / Serbie 5 dinars / Suède 53 øre / Suisse 45 centimes / Slovaquie 2,50 cour. / Turquie 15 kurus
Luxembourg, Styrie méridionale, Marche de l'Est 25 Pf.



Hensoldt



DIALYT

**Jumelles prismatiques
pour voyage-sport-chasse**

M. HENSOLDT & SOEHNE
Opt. Werke A-G, Wetzlar (Allemagne)

12 MOIS

1941 Mars

La Bulgarie adhère au pacte tripartite. — Le ministre des Affaires étrangères et le chef d'état-major britanniques à Athènes. — Les Anglais quittent la Yougoslavie. — Roosevelt signe la loi d'aide à l'Angleterre. — Donovan, l'homme de confiance de Roosevelt, revient des Balkans et du Proche-Orient. — La Yougoslavie adhère au Pacte tripartite. Elle reçoit l'assurance de la pleine souveraineté et de l'intégrité de son territoire. On n'exigera d'elle ni droit de passage ni aide armée. — Putsch militaire en Yougoslavie. Le gouvernement est arrêté. — Promesse d'aide américaine à la Yougoslavie. — Fin mars, 50.000 Britanniques se trouvent en Grèce. — Saisie de tous les navires allemands aux U.S.A.

Avril

Poussée des Allemands et des Italiens en Afrique du Nord au delà de la frontière de l'Égypte. — L'Union Soviétique conclut un pacte avec la Yougoslavie. — Débarquement des Anglais à Salonique. — Début de la campagne des Balkans. — Pourparlers militaires à Manille (U.S.A., Angleterre, Indonésie). — Le Groenland sous la protection des U.S.A. — Formation de la Croatie. — La mer Rouge n'est plus zone de guerre pour les bateaux des U.S.A. — Au nord du lac Ochrida, jonction des unités allemandes et italiennes. — Capitulation serbe. Une partie de l'aviation serbe est recueillie par les Soviétiques. — Le corps expéditionnaire britannique en Grèce commence à s'embarquer. — Des forces britanniques en Irak. — Accord de production de guerre entre les U.S.A. et le Canada. — Les patrouilles « de neutralité » des U.S.A. font des incursions en zone de guerre. — Roosevelt fournit à l'Angleterre vingt vedettes. Les U.S.A. réparent les vaisseaux de guerre anglais. — Les U.S.A. demandent au Japon de renoncer à l'accord tripartite et à leur politique en Chine.

Mai

Tokio s'entremet entre l'Indochine et le Thaïland. — Les Allemands chassent les Britanniques de la Crète. — Attaque anglaise en Syrie. — Proclamation aux U.S.A. de « l'état d'urgence national ».

Juin

Les U.S.A. mettent la main sur la Guadeloupe et la Martinique françaises. — Les avoirs allemands sont bloqués aux U.S.A. — L'offensive des Britanniques en Afrique du Nord échoue. — La Croatie adhère au pacte tripartite. — Les U.S.A. exigent la fermeture des consulats allemands et italiens. — Les U.S.A. obligent l'Indonésie à rompre toute relation économique avec le Japon. — Des troupes allemandes et soviétiques échangent des coups de feu en territoire allemand. Des pilotes soviétiques survolent continuellement la frontière allemande. 160 divisions soviétiques sont en marche. — L'Allemagne prévient l'attaque soviétique : l'Italie, la Slovaquie et la Roumanie sont à ses côtés. — Des pilotes soviétiques survolent la Finlande. — Roosevelt promet aux Soviétiques de les aider de toutes les manières. — Déclaration de guerre de la Finlande à l'Union Soviétique. — Le Danemark rompt ses relations avec les Soviétiques. — Des légions se forment : norvégienne, hollandaise, danoise, espagnole. — Déclaration de guerre de la Hongrie. — La France rompt ses relations diplomatiques avec les Soviétiques. — Offensive non-stop de l'aviation anglaise. Jusqu'au 21 novembre : 1.349 avions anglais sont abattus.

Juillet

L'Allemagne reconnaît le Gouvernement national chinois. — Bataille d'anéantissement Bialystok-Minsk. Butin : 324.000 prisonniers, 3.332 chars, 1.809 canons. — Occupation de l'Islande par les U.S.A. — Les convois pour les U.S.A. se font escorter. — Pacte entre l'Angleterre et l'Union Soviétique. — Les U.S.A. établissent des bases au nord de l'Irlande et en Ecosse. — Hopkins, délégué de Roosevelt, prend part aux séances du Cabinet de guerre anglais. — Grande attaque de la R.A.F. sur la Manche. 87 avions anglais sont abattus. — Accord franco-nippon pour la défense de l'Indochine. — Les avoirs nippons sont bloqués en Angleterre, aux U.S.A. et en Indonésie. — Délégation soviétique à New-York. — L'Angleterre résilie ses traités de commerce avec le Japon. — Saisie des navires japonais aux U.S.A. — Selon l'accord passé avec la France, les Japonais pénètrent en Indochine. — Hopkins à Moscou.

Août

Les U.S.A. arrêtent les livraisons de carburant au Japon. — Bataille d'anéantissement de Smolensk : 310.000 prisonniers, 3.205 chars, 3.120 canons. — La Bolivie accepte le plan économique des U.S.A. — Churchill-Roosevelt rédige la déclaration de l'Atlantique. — Message à Staline. — Bataille d'anéantissement de Gomel : 84.000 prisonniers, 144 chars, 848 canons. — Roosevelt demande que le temps du service militaire aux U.S.A. soit prolongé de 18 mois. — Entrée des troupes anglaises et soviétiques en Iran. — Mission militaire des U.S.A. à Tchoung-King. — Konoye propose une rencontre avec Roosevelt.

Septembre

Le contre-torpilleur américain « Greer » attaque un sous-marin allemand. — Des contre-torpilleurs américains escortent des convois britanniques. — Bataille de Kiév : 665.000 prisonniers, 884 chars, 3.178 canons. — Conférence Angleterre-U.S.A.-Soviets à Moscou.

Octobre

Loi Prêt et Bail des U.S.A. étendue au Brésil. — Pourparlers militaires entre l'Angleterre, les U.S.A. et l'Indonésie, à Manille. — Bataille d'anéantissement de la mer d'Azov : 107.000 prisonniers, 212 chars, 672 canons. — Bataille d'anéantissement Briansk-Viasma : 663.000 prisonniers, 1.242 chars, 5.452 canons. — Roosevelt organise un coup d'Etat à Panama. — Roosevelt désire l'armement des bâtiments de commerce des U.S.A. — Le contre-torpilleur américain « Kearley » attaque un sous-marin allemand. — Les U.S.A. saisissent des avions péruviens. — Odessa devient la capitale de la Transistrie roumaine.

Novembre

Kurusu devient ambassadeur extraordinaire auprès de Roosevelt. — Modifications à la loi de neutralité des U.S.A. — Offensive anglaise dans le nord de l'Afrique. — Nouvelles adhésions au pacte antikomintern : Bulgarie, Danemark, Finlande, Croatie, Roumanie, Slovaquie, Gouvernement national chinois. — Les U.S.A. occupent les mines de bauxite dans la Guyane hollandaise. — Roosevelt exige du Japon le retrait de ses troupes de Chine et d'Indochine et l'abandon du pacte tripartite. — Staline demande des chars et des avions à l'Angleterre. — Bases navales des U.S.A. au Mexique.

Décembre

La Finlande récupère les territoires qui avaient été pris par les Soviétiques. — A l'est, début de la campagne d'hiver. Bilan général : 3.806.865 prisonniers, 21.393 chars, 32.541 canons, 17.322 avions détruits ou pris par les Alle-



Cliché du correspondant de guerre Bauer PK.

« Voici venir l'heure où, de nouveau, le sol sera dur et ferme, où le combattant va reprendre ses armes... » — Extrait d'un discours du Führer (30 janvier 1942)

Groupe de choc avant une nouvelle attaque

mands. — Guerre des U.S.A. et de l'Angleterre contre le Japon, déclaration de guerre de l'Indonésie au Japon. — La flotte du Pacifique des U.S.A. est anéantie à Hawaï. — Débarquement des Japonais à Malacca. Le Thaïland accorde droit de passage aux troupes japonaises. — La flotte britannique d'Extrême-Orient est battue devant Malacca. « Prince of Wales » et « Repulse » sont coulés. — Les Japonais débarquent aux Philippines. — Accord militaire Allemagne-Italie-Japon. — Alliance militaire du Japon et de l'Indochine française. — Les Japonais débarquent sur le territoire anglais de Bornéo. Des avions indonésiens prennent part aux combats. — Guam et Wake sont con-

quis par les Japonais. — Les U.S.A. suspendent les envois Prêt et Bail. — 70.000 tonnes sont coulées par les sous-marins japonais devant la côte des U.S.A. — Hong-Kong capitule.

1942 Janvier

Manille capitule. — L'Australie conclut, à l'insu de l'Angleterre, une alliance militaire avec les U.S.A. — L'Australie veut rappeler ses troupes et ses pilotes sur son territoire. — Offensive japonaise au sud de la Birmanie. — Les Japonais débarquent sur le territoire hollandais de Bornéo. — Conférence de Rio. L'Amérique Centrale et l'Amérique du Sud subissent la pres-

sion des U.S.A. — Contre-attaque de Rommel. — Les Japonais s'emparent de Rabaul (archipel Bismarck). — L'Australie demande l'aide de l'Angleterre et des U.S.A. — Sous-marins allemands devant New-York. — Le Thaïland déclare la guerre aux U.S.A. et à l'Angleterre. — Des troupes des U.S.A. débarquent au nord de l'Irlande.

Février

Défaite de la flotte indonésienne devant Java. — Les Japonais débarquent aux Célèbes. — Les vaisseaux de guerre allemands forcent le passage de la Manche. — Troupes mexicaines à Aruba et à Curaçao. — Sous-marins allemands dans la Méditerranée. — Singapour

capitule. — Attaque de Sumatra. — Sous-marins allemands dans la mer de Kara. — Première grande attaque aérienne des Japonais sur Port Darwin. — Débarquement à Bali. — Devant Java, le Japon bat les forces navales indonésiennes, américaines et anglaises.

Mars

Les Japonais débarquent à Java. — Les troupes des U.S.A. pénètrent en Equateur. — Les Japonais s'emparent de Rangoon. — Capitulation de Java. — Débarquement des Japonais dans la Nouvelle-Guinée. — Jusqu'au 15 mars, 1 million 300.000 tonnes britanniques ont été coulées devant les côtes des U.S.A. par les sous-marins de l'Axe.

D'UN PRINTEMPS A L'AUTRE

Quels sont les faits saillants qui ont marqué les douze mois écoulés ? Quel est l'ensemble de la situation actuelle, à la veille d'événements prochains ?

ENTRE les deux printemps de 1941 et de 1942, les vastes plans d'offensive de l'Angleterre, des Etats-Unis et des Soviets sont réduits à néant par les armées allemandes et italiennes. L'ennemi perd ses dernières positions d'attaque en Europe.

Presque tous les Etats du continent s'unissent contre le bolchevisme, la guerre devient une affaire de plus en plus européenne.

Le plan de l'ennemi était de grouper toutes les forces, militaires et économiques, contre l'Allemagne et l'Italie pour attaquer ensuite le Japon. Ce plan est détruit par l'entrée en guerre de l'Empire nippon. Désormais, les Etats-Unis ne sont plus « l'arsenal des démocraties » ; ils ont besoin de toutes leurs ressources pour leur propre défense.

Dans la bataille de l'Atlantique, l'Angleterre et les Etats-Unis ont perdu, à eux seuls, 7 millions de tonnes, coulées par la marine allemande et la Luftwaffe. Presqu'en vue de New-York, des sous-marins allemands viennent infliger des pertes à la flotte américaine.

Au printemps de 1942, la situation mondiale est tout autre qu'il y a un an. Toutes les grandes puissances sont en guerre. Un déplacement efficace des forces politiques n'est plus possible. Ce sont maintenant les Etats du Pacte tripartite qui ont l'initiative des opérations. En Extrême-Orient, le Japon est maître des matières premières et de toutes les bases qui, il y a seulement quelques mois, appartenaient à l'ennemi, qui les considérait comme imprenables. Là aussi, l'Angleterre et les Etats-Unis sont acculés à la défensive. Ils ignorent où et quand le Japon portera ses prochaines attaques. En Europe et en Afrique du Nord, de même, les puissances de l'Axe décideront du lieu et du début des prochaines opérations.



1941:

LA CARTE CI-DESSUS MONTRE LA SITUATION DE L'AXE AU PRINTEMPS DE 1941. Le rivage de l'Atlantique, de la frontière espagnole jusqu'à Narvik, est aux mains des Allemands. Le long des côtes, les travaux d'une chaîne de fortifications solides sont entamés. A la frontière de l'est de l'Allemagne, la situation est encore incertaine. Quelques unités allemandes sont groupées à la ligne de démarcation entre l'ancienne Pologne et la Russie soviétique. Les armées soviétiques s'avancent menaçantes. Au sud-est, une trêve reste ouverte. Des négociations sont en cours, pour amener des relations amicales avec les voisins de frontière. L'Angleterre intervient sans cesse pour empêcher qu'elles se nouent. En Cyrénaïque, les Italiens, malgré une défense courageuse, ont dû reculer vers l'ouest, sous la poussée de forces supérieures. L'Amérique s'est mise aux côtés de l'Angleterre. Elle prépare l'occupation de l'Islande et du Groenland. L'Allemagne est impuissante contre un adversaire qui cache son jeu, et l'activité des sous-marins allemands est réduite. Pendant la guerre entre le Japon et la Chine, les livraisons anglaises et américaines pour Tchong-Kai-Chek, continuent à passer par la route de Birmanie. Les négociations entamées entre le Japon et l'Amérique restent toujours sans résultat.

Trois projets pleins de promesses

LES TROIS PROJETS-ESPOIRS BRITANNIQUES. Premier projet: l'Angleterre attaque de flanc au sud-ouest, par la Grèce. Deuxième projet: attaque des Soviets à l'ouest, en coordination avec une offensive non-stop. Troisième projet: conquête du nord de l'Afrique, de concert avec une attaque contre le front sud de l'Europe

Le premier projet prévoit l'attaque, au sud-est de l'Europe, par un corps expéditionnaire britannique puissant, en commun avec des contingents fournis par les Etats balkaniques servilement soumis à l'Angleterre. L'objectif principal est la conquête des puits de pétrole roumains et l'occupation de la Yougoslavie. Les pétroles roumains sont d'une grande importance économique et militaire pour l'Axe. Quant à la Yougoslavie, elle doit servir de base

à la R.A.F. pour de grandes attaques sur l'Allemagne occidentale, centrale et méridionale et sur l'Italie. L'attaque des Soviets contre l'Europe, étant déjà prévue à cette époque, on pouvait opérer de concert avec les armées opérant en marche dans le sud de l'Ukraine.

Le deuxième projet semble offrir plus de garanties pour abattre définitivement le Reich. Trois groupes de choc bolchevistes, chacun de plusieurs mil-

1942:

LA CARTE CI-DESSUS MONTRE LA POSITION DES PUISSANCES DE L'AXE AU PRINTEMPS 1942. En un

an, la côte de l'Atlantique est devenue une forteresse inexpugnable et constitue une base solide pour la flotte sous-marine. Des victoires décisives ont été remportées contre la Russie et l'offensive d'hiver de l'adversaire a été brisée sous le feu de l'Europe coalisée. La poche du sud-est a été fermée. En Cyrénaïque, les Britanniques ont été repoussés par les Allemands et les Italiens. Les contingents hindous, australiens, néo-zélandais ont été renvoyés par l'Angleterre pour la défense de leurs propres pays. Le péril, en Afrique, est écarté. L'Amérique est entrée

en guerre et les sous-marins allemands ont désormais toute liberté d'action et croisent devant les côtes américaines. L'aide économique et militaire qu'elle accordait à ses alliés a dû cesser. L'offensive non-stop de l'aviation britannique a complètement échoué. Des unités allemandes ont déjà opéré dans la Manche. En Extrême-Orient, les provocations de Roosevelt et de Churchill ont amené les catastrophes de Pearl Harbor, de Hong-Kong, de Manille et de Singapour. Les chapelets d'îles du Pacifique-Sud sont occupés par les Japonais. L'Australie se trouve sous leur menace immédiate. Leurs troupes sont aux portes de l'Inde et la route de Birmanie, voie stratégique de la Chine, est bloquée. Les sous-marins et les porte-avions japonais ont déjà étendu leur rayon d'action jusqu'à la côte américaine du Pacifique. Telle est la situation au printemps de 1942. Point de départ de nouvelles opérations qui vont se dérouler au cours de l'année, elle s'avère infiniment plus favorable qu'il y a un an

lions d'hommes et de plusieurs milliers de chars, doivent se précipiter sur le nord et le centre de l'Allemagne. Un quatrième, en coordination avec le corps expéditionnaire britannique, doit pénétrer à travers la Roumanie et la Hongrie pour atteindre le sud de l'Allemagne. Si les armées rouges envahissent l'Europe orientale et si l'aviation bolcheviste anéantit les régions industrielles et les grandes villes de l'est du Reich, l'aviation britannique

pourra diriger ses attaques en masse dans une offensive non-stop, en particulier sur l'ouest de l'Allemagne. Le troisième projet, c'est la conquête de l'Afrique du Nord. Une forte armée britannique, spécialement entraînée et équipée pour la guerre dans le désert, se forme en Egypte. Elle a pour mission, avec des divisions blindées et des unités rapides, d'encercler les forces allemandes et italiennes de la Cyrénaïque, de

les anéantir et d'occuper la Tripolitaine. La Cyrénaïque et la Tripolitaine conquises, l'Angleterre, au mépris des droits de souveraineté français et espagnols, veut établir liaison et jonction entre Alexandrie et Gibraltar. Un front méridional britannique se trouve ainsi constitué contre l'Europe. Il peut servir de base à la marine et à l'aviation pour agir plus directement contre l'Italie et pour maintenir constamment les Etats neutres sous la pression anglaise.

Trois lourdes défaites

La dernière base d'attaque de l'Angleterre

A la fin de mars 1941, 50.000 Britanniques, appartenant à toutes les armes, se trouvent en Grèce. De fortes unités d'aviation se sont installées sur la presqu'île hellénique. Des renforts arrivent continuellement. La Grèce, consentante, s'est rangée dans le clan des ennemis du Reich.

Dans toutes les grandes villes des Balkans, les agents des Etats-Unis, ceux de l'Intelligence Service et les commissaires soviétiques travaillent à dresser les politiciens aussi bien que les peuples contre le Reich. Partout ils se heurtent à une fin de non-recevoir, sauf à Belgrade, où ils trouvent une coterie militaire serbe qui sert d'instrument à leurs fins. Lorsque les ministres yougoslaves reviennent, le 25 mars, à Belgrade après la signature du Pacte tripartite, on les considère comme des traités et ils sont renversés. Et on joue cartes sur table: Ce ne sont partout que tumultes, émeutes, pillages. De mauvais traitements sont infligés aux Allemands, même à des diplomates. Les discours provocateurs et grandiloquents des généraux serbes sont à l'ordre du jour.

L'Allemagne n'a que des intérêts économiques dans les Balkans. Les querelles des partis politiques ne l'intéressent pas. Mais, pour l'heure, la paix n'est troublée que dans le désir d'exciter à la guerre contre le Reich. L'Allemagne ne peut attendre que les troupes britanniques aient franchi le Danube et que les avions serbes viennent bombarder le sud du Reich. Les troupes allemandes interviennent à temps et à toute vitesse.

Selon les instructions du Führer et sous son haut commandement, commence, le 6 avril 1941, presque sans préparatifs, une des plus extraordinaires campagnes de la guerre. L'Italie et la Hongrie prennent part à la lutte. En onze jours, la Yougoslavie est réduite à l'impuissance. La Croatie, jusqu'ici opprimé par les dirigeants serbes, se constitue en Etat indépendant. En Grèce, ont lieu, le 10 avril, les premiers engagements avec les troupes britanniques qui sont battues partout où elles tentent de résister. Quelques jours plus tard, les Britanniques commencent à réembarquer et fuient, cependant que l'Angleterre encourage cyniquement les Grecs à résister à tout prix. Le 30 avril, la côte méridionale du Péloponèse est atteinte. L'influence britannique est définitivement écartée des Balkans.

Quelques semaines plus tard, un deuxième coup est porté à l'Angleterre sur le même théâtre d'opérations: le 2 juin 1941, une attaque d'une audace inouïe des parachutistes allemands et des troupes portées par avion conquiert l'île de Crète. L'ennemi perd la base aéronavale, d'où il menaçait les communications de l'Axe dans la mer Egée, et qui lui permettait d'assurer ses propres communications entre Alexandrie et Malte.

Le danger de l'Est est écarté

Le projet de lancer les hordes bolchevistes sur les nations et sur les peuples de l'Europe, fiers d'une culture millénaire, est l'un des plus néfastes et des plus vils qui aient jamais été conçus. On essaie vainement de s'en représenter les conséquences. Pour avoir une faible idée de ce qui se serait abattu sur l'Europe, il faut avoir vu, à l'est,



les interminables colonnes de prisonniers, ces dizaines de milliers d'êtres primitifs, de demi-sauvages; il faut avoir traversé ces villes et ces villages dépourvus de toute trace de civilisation qui constituent le « Paradis soviétique ».

C'est le 22 juin 1941 que commence, entre la mer Noire et l'océan Glacial Arctique, une campagne, la plus colossale entreprise militaire que l'Histoire ait jamais connue. Il ne s'agit plus d'un règlement de comptes entre deux nations armées. C'est la civilisation elle-même qui lutte contre la barbarie. Question de vie ou de mort.

Le projet conçu par Moscou d'envahir l'Europe est anéanti en quatre mois et ce résultat est d'une portée immense pour le développement ultérieur de la guerre.

L'armée allemande et l'armée finlandaise ont à supporter l'effort le plus rude de cette lutte. A côté d'elles combattent les divisions italiennes, roumaines, hongroises et slovaques, ainsi que des volontaires de l'Espagne, de la France, de la Belgique, de la Hollande, du Danemark, de la Norvège, de la Suède et de la Croatie. Une percée est faite dans les fortifications puissantes de la frontière. D'innombrables combats ont lieu en Ukraine, en Russie blanche et dans les pays de la Baltique. Enfin, les armées bolchevistes sont battues d'une manière décisive dans sept grandes batailles: à Bialystok-Minsk, à Smolensk, à Ouman, à Gomel, à Kiev, sur la mer d'Azov et à Briansk-Viasna. Là, les armées de choc de l'ennemi sont anéanties, les Bolchevistes perdent des millions d'hommes, des milliers de chars, de canons et de camions, leurs meilleurs pilotes sont descendus avec leurs meilleurs appareils. Les forces soviétiques sont battues partout où elles tentent d'opérer: elles ne réussissent à effectuer aucune opération qui compte.

Quant aux raids de l'aviation bolcheviste sur l'Allemagne, nulle part ils ne réussissent à occasionner des dommages réels économiques ou militaires. Leur bilan se solde par 52 morts et 92 blessés, tous civils.

La signification essentielle de l'armée militaire 1941 est que le terrible danger d'une offensive bolcheviste est écarté pour toujours. L'Allemagne et ses alliés ont sauvé la culture et la civilisation de l'Europe. C'est un fait. Il donne à la campagne de l'est tout son sens et même au delà de la guerre.

L'offensive non-stop a échoué

Des attaques en masses de l'aviation britannique devaient s'effectuer, jour et nuit, contre les usines d'armements et les industries allemandes. Surtout au nord et à l'ouest, les voies ferrées et les centres de communication devaient être détruits. On voulait affoler la population civile. L'Angleterre avait promis aux Soviets cette contribution à la victoire. Le monde, suffisamment préparé à l'offensive non-stop, attendait impatientement les premières nouvelles. Mais l'offensive de l'aviation anglaise ne s'est distinguée en rien, ni par l'envergure, ni par la méthode, des autres raids entrepris sur le territoire du Reich. Une seule attaque, en plein jour, a occasionné des pertes sérieuses. Comme d'ordinaire, du reste, presque tous les dégâts sont pour les centres d'habitation, et ni les organisations militaires ni l'industrie des armements ne sont atteintes. En revanche, les chasseurs allemands et la D.C.A. ont infligé de fortes pertes à la Royal Air Force, souvent même au-dessus des pays occupés ou de la Manche. En cinq mois, du 22 juin au 21 novembre 1941, 1.349 avions britanniques ont été abattus (sans tenir compte des pertes en

Méditerranée et dans le nord de l'Afrique), et ceci au moment même où le gros de l'armée allemande était engagé dans la lutte contre le bolchevisme.

C'est ainsi qu'échoua le deuxième projet-promesse des Britanniques: à l'est, par l'anéantissement des armées de choc rouges; à l'ouest, par une lourde défaite aérienne.

La défaite dans le nord de l'Afrique

Depuis la fin d'avril 1941, les divisions allemandes et italiennes sont massées à la frontière de la Libye et de l'Egypte. Elles représentent pour l'Egypte une menace que l'Angleterre supporte mal.

En juin 1941, a lieu la première tentative des Britanniques pour reconquérir la Cyrénaïque. Elle échoue après de durs combats, au cours desquels l'ennemi subit de fortes pertes. L'Angleterre se met alors à organiser en Egypte une forte armée de choc, pour provoquer la décision en Afrique du Nord. Cette armée est prête en novembre et l'offensive commence le 18 du même mois. Selon une déclaration de Churchill, son premier but est « l'anéantissement des armées italiennes et, avant tout, des unités blindées »; il souligne, en outre, la répercussion de la victoire anglaise en Libye sur la suite de la guerre. Opposées aux forces britanniques, numériquement très supérieures et comprenant, avec les Anglais, des Hindous, des Néo-Zélandais, des Sud-Africains, quelques gaullistes et des Polonais, les troupes germano-italiennes reculent en combattant de secteur en secteur, à travers la Cyrénaïque. Chaque combat coûte à l'ennemi de lourdes pertes. Plus il s'avance vers l'ouest, plus il perd de force et d'élan. Les Britanniques abandonnent alors plusieurs milliers de prisonniers et subissent des pertes sanglantes. Une grande partie de leurs chars sont détruits (en six semaines, 1.246 chars d'assaut et de reconnaissance). Ils ont besoin de reprendre haleine pour continuer la guerre et doivent s'arrêter, pour réorganiser et rassembler hommes et matériel, devant les positions germano-italiennes solidement établies au sud de la Grande Syrte.

Le général Rommel pense alors que le moment favorable est venu. Le 21 janvier, il passe brusquement à la contre-attaque avec une armée de chars.



Les unités ennemies sont détruites au cours d'opérations d'une grande hardiesse. En cinq jours, les Britanniques perdent 283 chars, 127 canons, 563 camions et 40 avions. Le 29 janvier,

Benghazi est repris et le butin en munitions, en carburants et en vivres est immense. Le 4 février, Derna est atteinte. Deux jours plus tard, c'est El-Gazala. L'armée des chars se trouve maintenant à moins de 200 kilomètres de la frontière égyptienne.

Tel est l'échec du grand plan britannique pour la conquête du nord de l'Afrique. Son premier objectif: l'anéantissement des troupes de l'Axe en Libye a coûté des pertes qui, sur un tel terrain d'opérations, ne pourront être que difficilement réparées.

L'offensive d'hiver des Bolchevistes

Les ennemis du Reich, ayant reconnu, après l'anéantissement des armées de choc soviétiques, que leur plan de vaincre l'Allemagne à l'est était anéanti, ont mis tous leurs espoirs dans la campagne d'hiver 1941-1942: l'armée allemande devait subir le même sort que la Grande Armée de Napoléon durant l'hiver 1812-1813.

On n'oublie qu'une chose: c'est que la situation est toute différente. Alors que, jadis, les Français pénétrèrent en Russie en trois colonnes et se trouvèrent coupés de leurs communications avec l'arrière, on a poussé, cette fois-ci, vers l'est un large front qui a organisé



Grande route à l'Est après la fonte des neiges

derrière lui un réseau profond et serré de ravitaillement.

L'adversaire russe, jadis, avait presque toujours refusé la bataille et disposait encore de la masse de ses troupes quand Napoléon se trouva dans Moscou. Aujourd'hui, les meilleures armées des Soviets ont été détruites au cours des grandes batailles d'anéantissement. Au temps de Napoléon, le ravitaillement par chevaux, traîneaux ou voitures était restreint; aujourd'hui, les chemins de fer et les colonnes motorisées entrent en action et l'on peut toujours remédier aux difficultés des communications par terre en utilisant des avions de transport.

Mais l'idée d'une répétition de l'hiver 1812, de la catastrophe de Napoléon, était trop tentante pour qu'on ne s'y arrêtât point. La propagande ennemie commença, en novembre 1941, à lancer une série de nouvelles sur les ravages du froid, de la famine et des épidémies dans les armées allemandes.

Décembre devait apporter un coup de théâtre impatiemment attendu et le radio de Londres annonça que le 6 de ce mois commençait l'offensive générale des Soviets. Dès lors, les bulletins de victoire se succèdent rapidement. Le 27 décembre, on fait savoir de Moscou que « l'avance est si rapide que les chefs militaires envisagent déjà une invasion de l'Allemagne ». Trois jours plus tard, un nouveau communiqué an-

nonce: « L'armée rouge avance avec une telle rapidité que les quartiers généraux doivent quelquefois être déplacés deux ou trois fois dans la même journée ». Les chefs de l'armée allemande sont faits prisonniers ou tués... des divisions entières passent à l'ennemi avec armes et bagages... les Allemands perdent, chaque jour, en moyenne: 7.500 soldats, 125 canons, 100 chars, 30 avions, etc. Tels sont les communiqués sensationnels qui sont lancés, jour et nuit, à travers le monde par la radio et par la presse. En réalité, que se passe-t-il à l'Est?

Lourdes pertes sans résultats

L'hiver ayant débuté très tôt et s'étant montré particulièrement rude, l'armée allemande se voit obligée d'interrompre ses attaques et de passer à la défensive. Il en résulte une tactique nouvelle qui oblige à des regroupements et à des modifications de lignes sur de nombreux points du front. Des divisions qui avaient poussé très en avant doivent être rappelées pour éviter une extension inutile du front. En d'autres secteurs, des corps d'armée reculent pour atteindre des points d'appui mieux appropriés à la défense. Ailleurs, il est nécessaire d'engager de nouveaux combats pour s'assurer une position plus favorable.

Les Soviets tentent de mettre à profit ce passage à la guerre de positions

imposée par l'hiver. Sans tenir compte des pertes ni en hommes ni en matériel, ils essaient de percer et d'ébranler le front allemand. Ils ne procèdent pas selon un plan d'envergure avec des buts déterminés, ils attaquent n'importe où là où les Allemands se retirent vers des positions plus solides ou là où ils croient avoir trouvé un point faible. Cette stratégie donne lieu naturellement à des combats acharnés. En certains endroits, l'ennemi força les positions et dut être réduit au cours de combats qui, souvent, durèrent plusieurs semaines. Mais aucune de ces opérations, aucun de ces combats ne peut, à aucun égard, être comparé avec les victoires allemandes de l'été et de l'automne 1941.

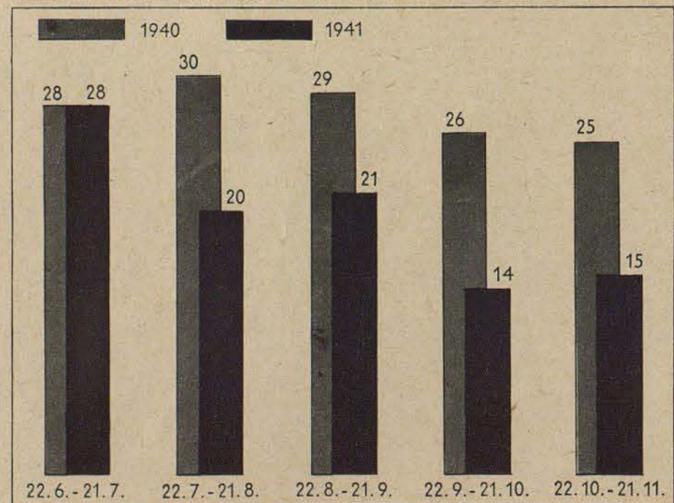
L'ennemi lance aveuglément ses masses sous le feu de l'artillerie et des mitrailleuses. Après chaque assaut, des centaines et même des milliers de cadavres restent sur le terrain. La proportion des pertes russes atteint souvent dix morts pour un prisonnier. En tenant compte que, par exemple, dans les sept premières semaines de 1942, on a fait 57.000 prisonniers, on peut dénombrer approximativement les morts correspondants. De même, des milliers d'avions, de chars et de canons ont été pris ou détruits au cours de cette campagne d'hiver.

Tous ces sacrifices soviétiques ont été inutiles: hommes et matériel feront

défaut dans les combats à venir. En aucun point du front de l'est, l'ennemi n'a réussi à obtenir un succès. Malgré le froid très rude, les tempêtes de neige et les difficultés de ravitaillement, l'armée allemande, opérant de concert avec ses alliés, a réussi à maintenir son front contre les Soviets.

L'Europe en lutte

La Finlande, la Roumanie, la Hongrie, la Bulgarie, la Croatie et la Slovaquie sont aux côtés de l'Allemagne et de l'Italie dans la guerre contre l'Angleterre ou les Etats-Unis. Les armées ou les unités de volontaires de presque toutes les nations de l'Europe sont en lutte contre le bolchevisme. Ce bloc uni dispose de toutes les matières premières et de tous les ravitaillements depuis la Méditerranée jusqu'à l'océan Glacial Arctique et depuis l'Atlantique jusqu'à l'Ukraine. Il contrôle des territoires où vivent 350 millions d'hommes et dispose, directement ou indirectement, de leur capacité de production, mise au service de la guerre. Des milliers d'usines d'armements fabriquent, jour et nuit, sous-marins, avions, chars, canons, camions, mines et munitions. Il n'est pas une nation européenne qui, sous une forme



L'OFFENSIVE NON-STOP DES ANGLAIS. Dans les cinq premiers mois de la campagne de l'Est, du 22 juin au 21 novembre 1941, la Royal Air Force a effectué 98 raids sur l'Allemagne (en noir). Un an plus tôt, dans le même laps de temps, les Anglais avaient accompli 138 incursions. Les attaques britanniques, au cours de l'offensive non-stop, ont diminué de 29% par rapport à celles de l'année précédente

DE GENEVE A BERLIN

Les origines du pacte tripartite

VINGT ans s'étaient écoulés depuis la première guerre mondiale, lorsque le globe entra dans les feux d'une nouvelle phase de l'histoire. Une puissance, dominée par un esprit étroit, la Société des Nations, vint s'opposer au développement de l'Italie en lutte pour son existence. Ce fut à la même époque que l'Allemagne envoya à la cour de Saint-James un nouvel ambassadeur qui, dès son arrivée sur le sol britannique, entreprit d'édifier l'Angleterre sur les dangers du bolchevisme.

Ces deux événements marquent la fin et le début de deux époques différentes. Il s'est écoulé, entre l'échec des sanctions prises par la S.D.N. contre l'Italie et le départ du dernier fonctionnaire de la Société des Nations, exactement le même nombre d'années qu'entre la signature du pacte anti-komintern et l'adhésion des grandes puissances de l'Europe et de l'Extrême-Orient au pacte tripartite qui précisait clairement aux yeux du monde entier, la formation d'un front nouveau. Nous retrouvons, comme adversaires, les mêmes personnalités qui avaient opposé à Genève et à Londres l'ancienne et la nouvelle politique : Joachim von Ribbentrop, représentant de l'Allemagne d'une part et, d'autre part, le porte-parole de l'Angleterre à Genève, Eden, ministre des Affaires étrangères de Grande-Bretagne.

Le pacte signé le 25 novembre 1936 par l'Allemagne et le Japon n'a jamais été dirigé contre la Grande-Bretagne. L'aversion déclarée de l'Angleterre contre lui et les commentaires plus que désobligeants venus des Etats-Unis deviennent compréhensibles si l'on tient compte de l'attitude des représentants anglais à Genève, expliquant les buts de la politique de Londres. Un an plus tard, avant même que l'Italie victorieuse, malgré les sanctions, eût adhéré au pacte anti-komintern, Roosevelt, dans un discours prononcé le 5 octobre 1937 à Chicago, se chargea de mettre les choses au point. Avec des mots de haine mal déguisée, le président des Etats-Unis, traita les signataires du pacte d'« Etats agresseurs » qu'il importait de tenir en quarantaine.

Une situation paradoxale

Or, Roosevelt en traitant les signataires du pacte d'« Etats agresseurs » renversait les rôles. Déjà en 1853, les navires du commodore américain Perry s'étaient montrés au large des côtes du Japon. Il n'existe aucun exemple dans l'histoire des relations entre le Japon et les Etats-Unis, d'une telle démonstration des navires de guerre japonais devant les côtes américaines. Cependant les Etats-Unis ont suivi la voie ouverte par Perry. Ils ont étendu leurs bases contre le Japon jusqu'à 10.000 km. de chez eux et, lorsque la deuxième guerre mondiale éclata, ils s'installèrent à Singapour aux fins d'encercler le Japon. En outre, ils épaulèrent le gouvernement de Tchoung-King, hostile au Japon, et cessèrent, en pleine paix, de livrer au Japon fer et carburants. Ils obligèrent, enfin, les Indes Néerlandaises à s'opposer à un pacte économique avec le Japon.

Grâce aux nombreuses « causeries » en petit comité du président des Etats-Unis, l'Allemagne et l'Italie ne tardèrent pas à être édifiées sur les projets américains. Aussi bien, en Europe, les ambassadeurs de la Maison-Blanche intervenaient-ils d'une manière active contre l'Allemagne. A Varsovie, ce fut

Biddle qui promit à la Pologne l'intervention américaine ; en France, ce fut Bullitt, dont toute l'activité fut exclusivement dirigée contre les Etats autoritaires. De sorte que, bien-tôt, il ne subsista plus aucun doute sur le plan de guerre que le président Roosevelt préparait de longue main. D'autre part, les Britanniques s'étaient fait les porte-parole des revendications adressées aux puissances de l'ordre en Europe. Ils prodiguaient aux Polonais, aux Roumains et aux Grecs de généreuses promesses de garantie contre l'Allemagne et contre l'Italie et s'opposaient d'avance à toute solution pacifique de problèmes qui auraient dû être réglés depuis des années. A la déclaration de la guerre anglo-allemande, la situation était la suivante : les Etats-Unis soutenaient les Anglais sans réserve, par tous les moyens, hormis la belligérance. Les Etats-Unis neutres et l'Angleterre apportaient une aide efficace à Tchchang-Kaï-Chek, contre le Japon.

Le pacte de Berlin

En été 1940, le monde entier avait suivi les événements d'Europe avec un étonnement croissant. En quelques semaines, l'armée allemande avait vaincu les armées de l'Angleterre, de la France, de la Hollande et de la Belgique sur le continent. On n'accueillit pas avec moins de surprise, le 27 septembre 1940, la conclusion du pacte tripartite, point culminant de la nouvelle politique. Aucune équivoque ne pouvait subsister sur ses motifs. A Moscou, la « Pravda » reconnut clairement les raisons qui en avaient amené la conclusion : renforcement et extension de la collaboration militaire entre l'Angleterre et les Etats-Unis, cession à l'Amérique de bases navales anglaises dans l'hémisphère occidental, coordination des efforts militaires de l'Angleterre, du Canada et de l'Australie avec ceux des Etats-Unis, extension de la zone d'influence de Washington jusqu'aux Etats de l'Amérique du Sud et, finalement, consentement de l'Angleterre à céder aux Américains ses bases d'Extrême-Orient et d'Australie. La raison d'être du pacte de défense était donc clairement définie. Il aurait dû constituer pour les Etats-Unis un grave avertissement pour le cas où ils se déclareraient belligérants.

Mais la Maison-Blanche ne le prit pas au sérieux ; au contraire, elle tenta d'y faire opposition.

Le pacte anti-komintern avait amené à une politique commune les trois nations : Allemagne, Italie et Japon, en lutte contre un adversaire intérieur commun. Leur collaboration, condition de ce pacte, créa une confiance réciproque d'où devait sortir celui de Berlin. Il unissait les trois signataires dans leur lutte pour la défense et la sécurité de leurs territoires et de leur espace vital. En effet, l'essentiel de l'accord tripartite n'est pas uniquement politique et militaire, en cas d'extension des hostilités, il représente encore tout un programme d'organisation nouvelle en Europe et en Extrême-Orient. Ce pacte, auquel se sont raliés une série d'Etats européens et asiatiques gagne surtout en importance aux yeux du monde du fait que Roosevelt et Churchill ont essayé, dans la « Déclaration de l'Atlantique » et dans la « Déclaration du Nouvel An » à Washington de lui opposer un « Programme » des deux dé-

mocraties impérialistes. Les formules développées, soit à bord du « Potomac », soit à la Maison-Blanche ne sont qu'une suite de slogans, connus et ré-

pétés depuis la première Guerre Mondiale, tel celui qui veut que tous les peuples aient leur part des matières premières du monde. Mais ces formules ne tendent qu'à revenir au *statu quo* ; ce dessein a été précisé plus que

nettement par Knox, ministre de la Marine des Etats-Unis, le 1er octobre 1941 : « Le monde entier, dit-il, espère que, tout au moins pour le siècle à venir, la maîtrise des mers restera l'apanage des deux grandes nations, Etats-Unis et Angleterre, qui la détiennent actuellement. »

Une extension de la doctrine de Monroe

Le pacte tripartite ne vise pas des buts impérialistes : il n'aspire qu'à créer sur terre un nouvel ordre social équitable. La phrase d'introduction du document précise cette intention : « Les gouvernements de l'Allemagne, de l'Italie et du Japon considèrent comme une condition primordiale, pour une paix durable, que chaque nation du monde reçoive l'espace qui lui est dû. » Les gouvernements signataires reconnaissent leurs intérêts réciproques dans la sphère vitale dont chacun d'eux est le centre. Il exclue, par là même, toute domination ou toute influence d'autres puissances, étrangères à l'espace vital qui leur est propre. Les trois signataires du pacte n'ont donc pas conclu seulement une alliance défensive contre les entreprises et les menaces répétées de l'Angleterre et de l'Amérique, ils ont encore donné à leur entente défensive une force d'attaque, qui n'avait à l'origine qu'un caractère purement politique, et qui, sous la pression croissante des Etats-Unis, est devenue une alliance militaire.

Les trois puissances considèrent que leur mission n'est pas de remplacer le système impérialiste anglais par un système analogue. Elles aspirent, au contraire, à organiser les zones d'influence selon les conditions géographiques, politiques et économiques déterminées par la nature même des Etats. Elles réclament donc, dans leur sphère d'influence, les mêmes droits que les Etats-Unis revendiquent depuis des années au nom de la doctrine de Monroe. « En concluant le pacte tripartite, nous n'avons fait qu'étendre logiquement la doctrine de Monroe à toutes les parties du monde en dehors de l'Amérique », telle est la déclaration de l'ancien chef de l'Amirauté japonaise, Nobumasa Suetsugu, organisateur de la flotte sous-marine nipponne. Au slogan « l'Amérique aux Américains », il faut donc opposer le mot d'ordre : « l'Europe aux Européens et l'Asie aux Asiatiques. »

On est cependant fondé à croire que les Américains ne s'attachent plus guère aujourd'hui à l'esprit de la doctrine qui leur est chère, puisqu'ils consentent à faire alliance avec l'Angleterre, le seul Etat possédant de vastes territoires sur le continent américain. C'est d'autant plus contraire à la doctrine de Monroe, que cette alliance est dirigée contre des nations qui, au cours de leur histoire, n'ont jamais songé ni à menacer ni à attaquer le continent américain. On notera enfin, que l'impérialisme yankee a donné, un sens... un peu large à sa fameuse formule de Monroe. En envoyant ses troupes au

Groenland, en Islande et dans le nord de l'Irlande, Roosevelt a créé une nouvelle doctrine : celle de la domination du monde.

Après la première surprise causée aux Etats-Unis par la conclusion du pacte tripartite, Roosevelt s'était efforcé de le rendre inefficace et d'amener la défection d'un des signataires. Il tenta de mettre à profit les négociations entreprises par le Japon, pour sauvegarder la paix dans le Pacifique. La période finale de ces négociations depuis la mi-avril jusqu'à la déclaration de guerre, est caractéristique de la mentalité américaine. Déjà, dans une proposition préliminaire qui date d'avril 1941, l'Amérique exige du Japon qu'il renonce au pacte tripartite. En juin, l'Amérique maintient son exigence. Un mois plus tard, le Japon ayant pris, de concert avec l'Indochine française, des mesures préventives, le gouvernement de Washington fait bloquer les avoirs nippons aux Etats-Unis. C'est alors, en août, que le président des ministres japonais, le prince Konoye, se décida à faire une démarche personnelle auprès de Roosevelt et lui proposa un entretien. Roosevelt posa comme condition préalable le règlement de certaines questions et d'abord, de celle du pacte tripartite. Konoye donna sa démission. Le nouveau gouvernement continua les pourparlers, mais dut enfin reconnaître, à la suite de la proposition du 26 novembre, que l'adversaire était bien décidé à la guerre.

La guerre. — Le pacte tripartite est mis à l'épreuve

La manœuvre diplomatique des Etats-Unis fut accompagnée d'une violente campagne de menaces. Le 25 novembre, le sénateur Pepper déclarait :

« Au moindre mouvement des Japonais, nous passerons à l'action. » Le 2 décembre, le « New-York Times » accentuait encore la grandiloquence de cette menace, en proclamant que si les Japonais désiraient la guerre, le moment propice était venu de leur faire ce plaisir et que l'Amérique, grâce à la supériorité de sa flotte et de son aviation, était à même d'anéantir le Japon en quelques mois.

Quelques jours plus tard, la seconde guerre mondiale était déclenchée. En peu de temps, Hong-Kong, les Philippines, la Malaisie, Singapour, Bornéo tombaient aux mains des Japonais. La flotte américaine du Pacifique était détruite au large d'Hawaï. L'escadre anglaise d'Extrême-Orient avait eu le même sort devant Singapour. La flotte néerlandaise de Java était bientôt anéantie, tandis que les sous-marins japonais opéraient en vue même de la côte occidentale de l'Amérique, et que les sous-marins allemands lui infligeaient des pertes sur sa côte de l'Atlantique.

Entre-temps, les puissances du pacte tripartite avaient décidé, dans un nouvel accord, le 21 décembre 1941, que « même après la fin victorieuse des hostilités, elles continueraient à collaborer étroitement, en vue de créer un nouvel ordre social équitable dans le sens du pacte tripartite, conclu le 27 septembre 1940. »

L'édifice de la politique impérialiste de l'Angleterre et des Etats-Unis s'est donc, en grande partie, effondré sur le continent européen ainsi qu'en Extrême-Orient. Désormais, le pacte tripartite constitue le rempart derrière lequel le nouvel ordre nécessaire à la vie des nations pourra s'organiser.

par
**HORST
CLAUS**



Cliché: Walter Frenz

LE FÜHRER

Derrière le Führer, le maréchal Keitel; à droite,
le général d'artillerie Jodl



Habitations ouvrières dans une ville du « Paradis soviétique »

*Clichés
correspondant de guerre Tritschler, PK
et reporter-photographe Arnold, RAD*

Ouvriers militarisés de l'organisation Todt travaillant à la construction d'une rue, à l'Est



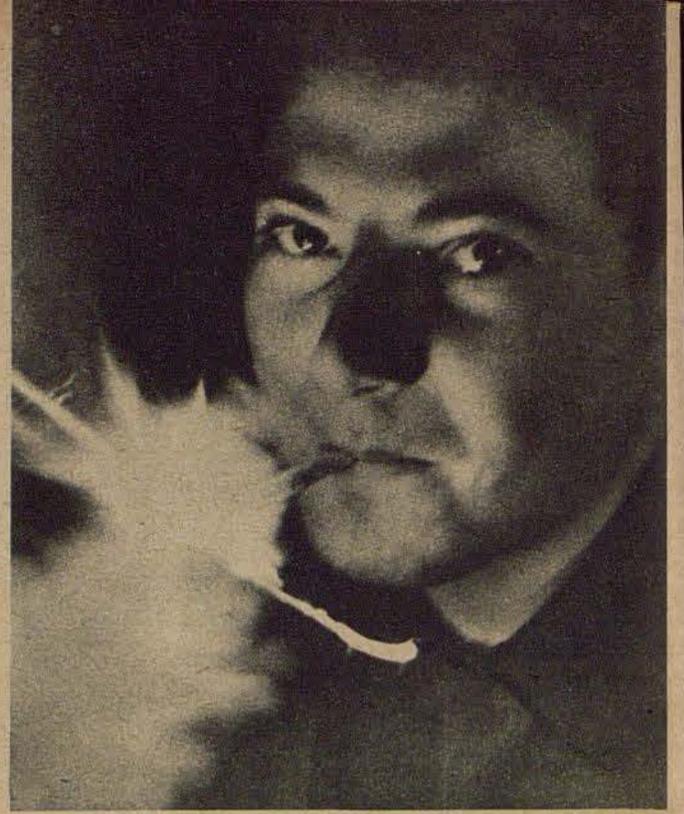
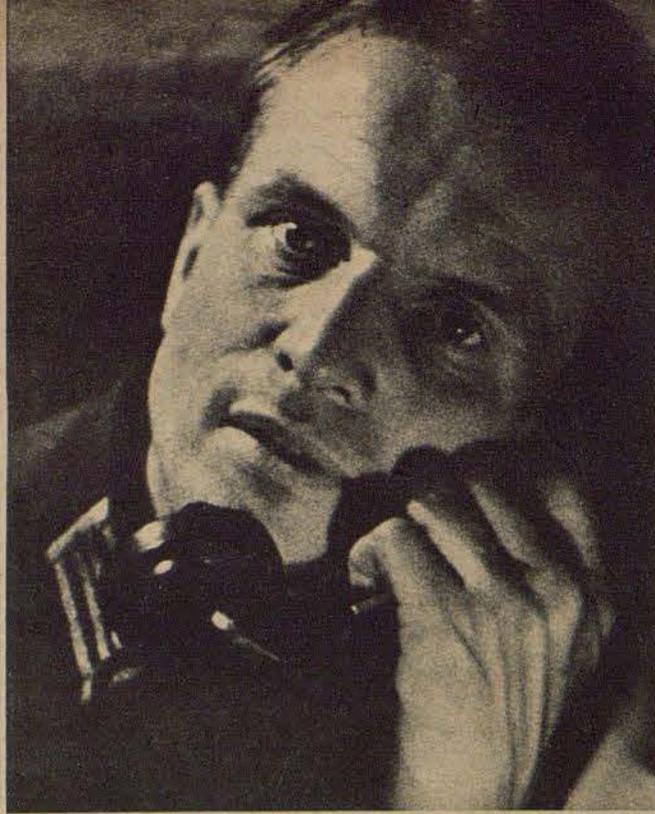
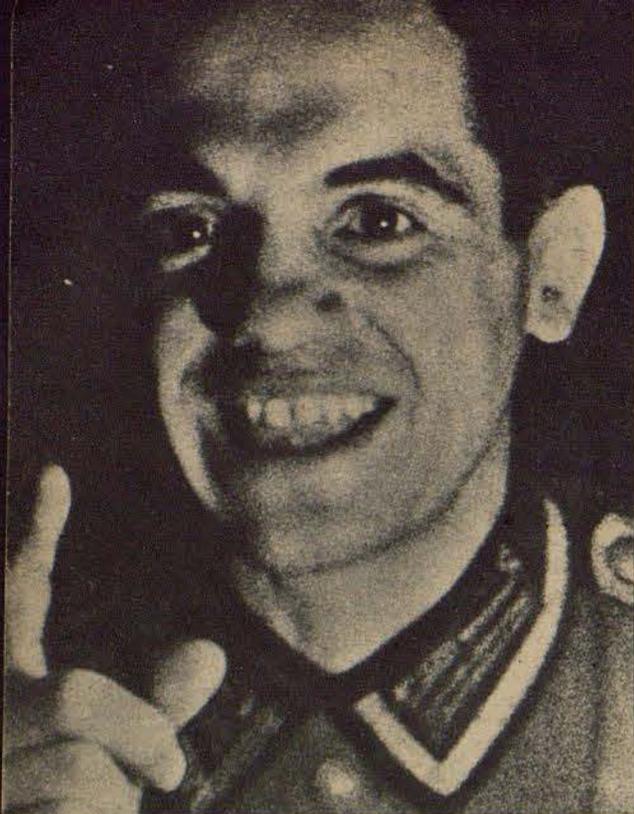
On ne parle pas d'eux

et pourtant . . . ce sont les meilleurs marins sur les plus petits bateaux



Depuis le début de la guerre, nombre de bateaux de pêche, chalutiers et cotres, accomplissent un service de reconnaissance dans la Baltique, dans la mer du Nord et dans l'Atlantique. Ils exercent une étroite surveillance en prévision des attaques de toutes sortes de l'ennemi. Ils protègent au péril de leur vie les convois contre les sous-marins ennemis. Ils combattent les avions, contrôlent les barrages, font sauter les mines et observent nuit et jour, par tous les temps, ce qui se passe au large. Leurs équipages sont des hommes appartenant à de vieilles familles de pêcheurs et de navigateurs. Ce sont les marins les plus réputés d'Allemagne. Il faut de tels hommes pour la sauvegarde du Reich . . .

Cliché du correspondant de guerre Winkelmann PK



UN BLOCKHAUS SUR LE FRONT DE L'EST. — TROIS SOLDATS CONTENT A « SIGNAL » L'HISTOIRE DE LEUR COMPAGNIE

L'adjutant-chef Rudolf Simmerl, de Fürstzell, près de Passau en Basse-Bavière, est un soldat de métier. Il a 27 ans et, depuis le début de la guerre, il est la « mère de la compagnie ». Il nous conte comment sa compagnie est entrée en Pologne en septembre 1939; comment elle y a reçu le baptême du feu et comment elle s'est comportée du commencement à la fin

Le lieutenant Fritz Merkl, commandant la compagnie, parle de la campagne de France. Officier d'active, sorti du rang, il a 30 ans. Né à Amberg dans le Haut-Palatinat, il a été cinq fois blessé et porte l'insigne d'or des blessés, la Croix de Fer de 1ère classe et la Croix allemande en or pour éminentes qualités de chef

Lorenz Eichinger, caporal, homme de liaison de la compagnie, est âgé de 20 ans. Il est né à Francfort-sur-le-Main. Ouvrier téléphoniste, c'est l'un des plus jeunes de la compagnie. Il nous raconte l'histoire de son unité depuis le début de la campagne de Russie jusqu'aux jours récents

Histoire d'une compagnie

Racontée par elle-même / Reportage du correspondant de guerre Hanns Hubmann



SOUVENIR DE GARNISON. Le surg de Trausnitz se dresse au-dessus de Landshut, ville de Basse-Bavière où la compagnie était en garnison

« CONNAISSEZ-VOUS Landshut sur la belle et verte Isar, Monsieur le correspondant? C'est notre garnison. » Ainsi a commencé le récit de l'adjutant-chef Simmerl, « mère de la compagnie ». Et sous le ciel implacable de Russie, il s'est mis à nous entretenir de sa ville si belle avec les clochetons pointus de sa cathédrale, ses vieilles petites maisons, son parc ombré autour du château où ils allaient se promener avec les jeunes filles.

« Notre bonheur n'a pas duré longtemps, continue Simmerl. Le 26 août 1939, notre caserne s'est remplie de recrues qui arrivaient de Basse-Bavière avec leurs valises et leurs malles. Les régiments avaient reçu l'ordre de former un 3^e bataillon et le lieutenant Schmidt prenait le commandement de la 11^e compagnie. Il me demanda si je voulais être son adjutant-chef et j'ai naturellement accepté.

Quel remue-ménage ces derniers jours d'août! Le 27 il m'a fallu habiller 190 recrues, en tenue de campagne complète et mettre à jour 190 livrets matricules. La plume courait, je ne vous

dis que ça! Le plus jeune avait 19 ans, le plus âgé 44. Les uns avaient déjà deux ans de service, les autres n'avaient eu qu'une instruction écourtée. Bon nombre d'anciens combattants de la dernière guerre étaient aussi arrivés; il y en avait même trois qui avaient servi au régiment List, l'ancien régiment du Führer.

Le 28 au matin arrive l'ordre de marche. Le soir on nous embarque. Parents et connaissances font leurs adieux et le

train, wagons de premières et wagons à bestiaux, démarre lentement avec tout le bataillon. Nous avons mis trois nuits et deux jours pour arriver à Silleschau en Slovaquie.

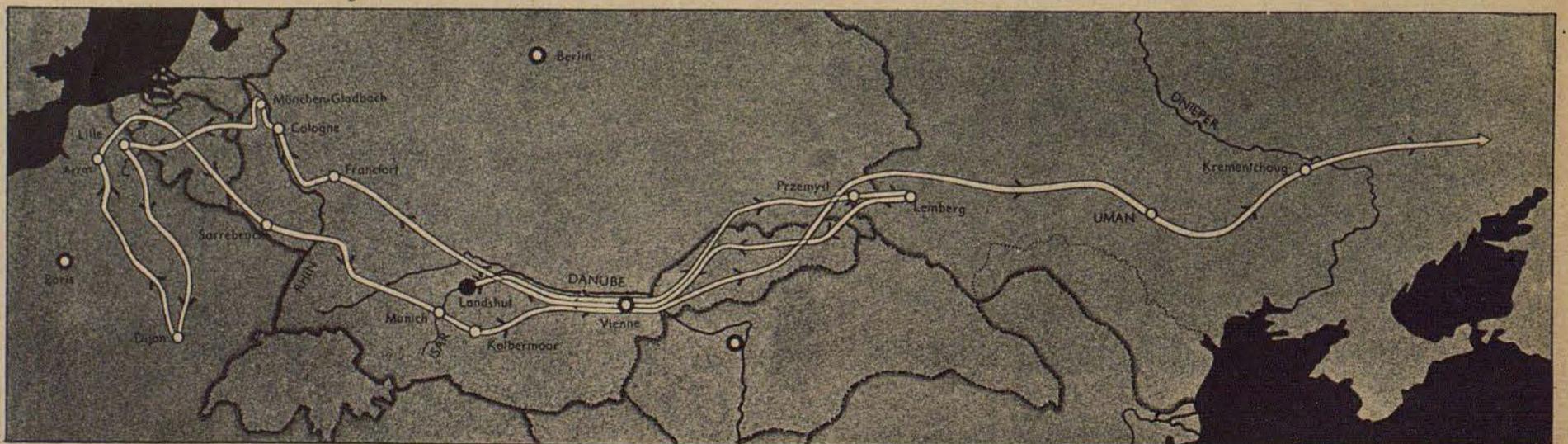
Ensuite nous avons marché toute la nuit et il y a eu beaucoup d'éclipsés, car c'était un peu trop pour une première sortie. Pourtant nous sommes arrivés à rejoindre notre régiment le 1^{er} septembre, à 3 heures du matin. A 4 heures, ordre d'attaquer.

Nous sommes en guerre avec la Pologne

A 5 heures nous franchissons la frontière polonaise. Premier objectif: le col de Jablunka. Les autres bataillons ont déjà déblayé le terrain. Les Polonais, en se retirant, ont fait sauter un tunnel et nous devons grimper sur la crête de Zwadron où l'ennemi s'est retranché. C'est là que nous avons reçu le baptême du feu.

Nous n'avons pas tardé, du reste, à rejeter les Polonais hors de leurs positions et à les poursuivre. Après avoir percé la ligne de blockhaus de Wegierska-Gorka, nous atteignons Mosty le 2 septembre. Tout marche bien: nous savons que le Polonais ne pourra pas résister longtemps.

Aux premières balles, naturellement,





nous n'en menions pas large, mais les anciens du bataillon nous servirent d'exemple ; ils avaient l'expérience du feu et nous remontèrent le courage en nous montrant comment s'y prendre. Depuis, nous avons pris goût au métier des armes et nous l'aimons. Après deux ans et demi de guerre, nous voilà sur le Donetz. Ce que nous avons fait jusqu'à présent est tout simplement prodigieux, mais il fallait y être pour le croire.

Savez-vous combien nous avons parcouru de kilomètres depuis Landshut jusqu'en Pologne, de Pologne en France, de France à la maison, et de là de nouveau en Pologne, puis en Russie jusqu'au blockhaus où nous sommes présentement?... 3.820 par le train ou en camion et 3.360 à pied. C'est presque incroyable. Tenez ! j'ai là un tableau récapitulatif. La compagnie a tiré un million 110 mille 900 cartouches, touché 87 tonnes de pain, 21 tonnes de viande et la poste lui a apporté 586 sacs de courrier.

Mais, excusez-moi, c'est de la campagne de Pologne que j'étais en train de vous parler. Où en étions-nous ? Ah, oui ! Le 2 septembre donc, nous étions déjà à Mosty. Nous sommes alors restés 12 jours en réserve. Les Polonais filaient devant nous et nous les poursuivions, faisant ainsi parfois jusqu'à 60 kilomètres par jour dans la poussière et la chaleur. Arrivés sur le San, l'affaire est devenue plus sérieuse. Il s'agissait d'attaquer le fort de Maly, du système de défense de Przemysl. Nous sommes partis à l'assaut avec la neuvième. Et d'abord il a fallu traverser le San. Il faisait une chaleur de four, beaucoup se sont laissé tomber exprès dans l'eau, qui n'arrivait pas jusqu'aux genoux, pour se rafraîchir, les autres y ont au moins plongé la tête. De l'autre

côté, c'était l'enfer. L'artillerie polonaise avait déclenché un barrage terrible et c'est alors que nous avons eu nos premières pertes. Au pas de charge, nous avons escaladé la colline, forçant blockhaus après blockhaus. Finalement, nous sommes entrés dans le fort où nous avons fait 200 prisonniers. Le lendemain matin, nous avons ramassé notre butin, un tas de mitrailleuses et de mortiers. Nous avons aussi une triste besogne à faire : enterrer nos morts. On aurait dit que le ciel pleurait avec nous car, après des semaines de sécheresse, la pluie se mit à tomber à torrents jusqu'au moment où notre commandant eut prononcé les mots d'adieu. Là-dessus, nous avons recommencé à marcher dans la direction de Lemberg. Et nous en mettions ! Le 18 septembre, nous étions déjà dans le faubourg de Brzuchovice. Là, nous apprenons que nos deux premiers bataillons sont cernés par les Polonais, il faut les dégager. Ordre à la compagnie d'avancer jusqu'à une ligne de chemin de fer. Nous étions sur le point de l'atteindre quand le chef de la 2^e section a été blessé. J'ai pris son commandement et c'est à ce moment-là que j'ai gagné ma Croix de Fer de 2^e classe. Il fallait ramper à travers les jardins pour arriver jusqu'à la voie et couper les clôtures à la cisaille. Arrivé au pied du remblai, j'ai lancé de l'autre côté deux grenades à main. Elles ont explosé au milieu d'un paquet de Polonais. Nous avons franchi d'un bond la ligne. En voyant nos pistolets mitrailleurs braqués sur eux, 15 Polonais ont levé les bras. Ils étaient en piteux état, déguenillés, éreintés ; ils en avaient assez de fuir devant nous.

La compagnie eut bientôt rejeté les Polonais et dégagé nos bataillons. Lemberg tomba. La campagne était terminée. Nous n'avions plus qu'à rentrer chez nous.

Direction : la maison ! Nous avons retraversé la Slovaquie et Vienne. Le 13 nous sommes partis pour Passau et nous espérions bien pousser jusqu'à Landshut. Mais nous avons appris qu'on nous dirigeait vers le pays rhénan. Nous n'avons eu que cinq minutes d'arrêt à Passau, mais elles ont suffi

Campagne en Pologne

TOUTES CES PHOTOS ONT ÉTÉ PRISES PAR DES HOMMES DE LA COMPAGNIE. VOICI LA PREMIÈRE : La compagnie vient de recevoir le baptême du feu dans les durs combats au col de Jablunka



Les premiers prisonniers. La compagnie est particulièrement fière de ce document

Soirée au bivouac. Souvenir des plus rudes journées de Pologne. Dans trois jours cette campagne, qui en a duré dix-huit, sera terminée



LE CHEMIN SUIVI PAR LA COMPAGNIE AU COURS DES TROIS CAMPAGNES. En Pologne: De Landshut à Lemberg et retour jusqu'à München-Gladbach. Dans la campagne de France: de München-Gladbach par Dijon à Kolbermoor près de Munich. Dans la campagne en Russie: de Kolbermoor jusqu'au Donetz. La compagnie a parcouru environ 7.200 kilomètres, dont 3.360 à pied



Campagne en Belgique et en France

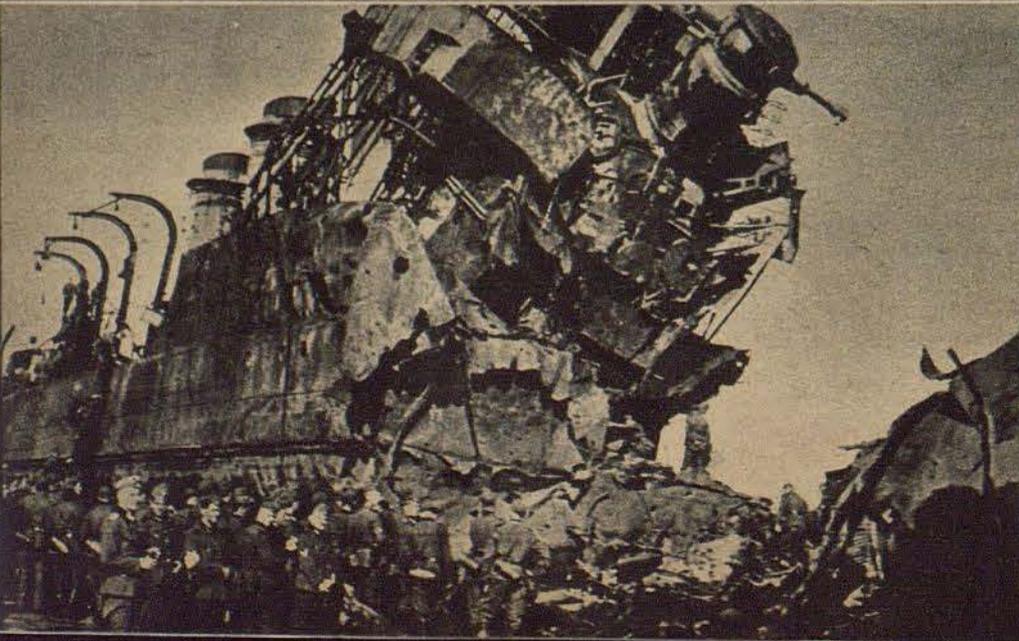
EN BELGIQUE, SUR LE CANAL ALBERT.
La percée a réussi. La section de réserve de la compagnie franchit des voies que l'on a fait sauter et passe devant des blockhaus détruits



LES PREMIERES CROIX DE FER. Le commandant du régiment les décerne à la compagnie entre la bataille des Flandres et celle de France. Il est en train de féliciter le commandant de la compagnie, le lieutenant Merkl, l'adjutant Elbers et huit sous-officiers et soldats



APRES LA CAMPAGNE, ENTRE DIJON ET LE PAYS. L'armistice vient d'être conclu avec la France. La compagnie est rentrée au pays après quelques belles journées de repos. On a visité Paris, on s'est baigné dans la Manche et on a parcouru les chemins couverts de débris, de la retraite de Dunkerque



pour faire des heureux. J'ai vite établi dix permissions pour les anciens combattants. Nous ne les avons plus revus, ils ont pu définitivement rester au foyer. Ensuite nous avons continué jusqu'à München-Gladbach et nous avons cantonné dans un village des environs, pour trois jours, disait-on. Mais ces trois jours sont devenus trois mois. Du dépôt sont arrivés des remplaçants pour les éclopés, les morts, les malades et ceux qu'on venait de rendre à la vie civile. Nous avons fêté la Noël dans ce village et nous nous préparions pour la Saint-Sylvestre quand, le 28 décembre, on nous fit partir pour Erkelenz et, de là, au matin même du Jour de l'An, pour Tuddern à la frontière hollandaise.

Nous avons vivoté trois mois dans ce secteur. Beaucoup d'entre nous sont allés en permission. Nous étions encore à Tuddern en avril ; il y avait souvent alerte. Est-ce que les Français allaient nous attaquer par la Belgique et la Hollande ? Nous étions prêts, mais rien ne se passait... Hormis que, le 24 avril, nous avons « touché » un nouveau commandant de compagnie. Imaginez-vous que c'était un ancien camarade de mon temps de sergent. Il avait fait rapidement carrière. Le voici : c'est le lieutenant Merkl. Il n'y avait pas quinze jours qu'il était avec nous quand éclata...

« Tu as assez raconté, interrompit le lieutenant Merkl, laisse-moi continuer... Donc, éclata...

La campagne de France

Le 10 mai, à une heure du matin, nouvelle alerte. On nous mène, dans la nuit, jusqu'au poteau frontière entre l'Allemagne et les Pays-Bas. Notre général de division était là avec son état-major. Il donne ses ordres et nous apprenons que le Führer veut prévenir l'attaque des Français et des Anglais qui se préparent à envahir la Ruhr par la Belgique et la Hollande, et va déclencher une contre-attaque gigantesque. Nous en sommes.

Quelques volées d'obus réduisent au silence les blockhaus hollandais. Une ou deux salves de mitrailleuses, et nous partons. Nos aviateurs s'essaiment en rase-mottes au-dessus de nous vers l'ouest.

Dans la petite ville hollandaise de Sittard, première localité que nous atteignons, la population nous accueille avec joie. Certains de mes hommes y retrouvent même de vieilles connaissances : jadis, ils y allaient parfois danser, le dimanche. Rapidement nous arrivons sur le canal Juliana que nous traversons comme au pas de course. A midi nous étions déjà sur la Meuse. Passage rapide, à peine gêné par des feux d'artillerie.

Vers le soir, nous arrivons devant le canal de la Meuse à l'Escaut. Ce n'est plus une promenade. Sur les rives, les Hollandais ont dressé des ouvrages fortifiés. C'est là que j'ai malheureusement perdu Brunning, mon meilleur sous-officier, première victime à l'ouest, tué par une rafale de mitrailleuse tirée d'un blockhaus. Nous reculons de 300 mètres pour permettre à notre artillerie de pilonner la position et préparer l'assaut. Cela dure une demi-heure, pendant laquelle nous enterrons Brunning. Nous lui avons creusé une tombe sur laquelle nous avons jeté tous les lilas en fleurs que nous avons trouvés dans le voisinage. Tout de même, le cœur se serrait un peu quand nous étions tous là autour de cette tombe, pour le dernier adieu au camarade. Entre-temps, notre artillerie avait fait bonne besogne et nous ne tardons pas à être sur l'autre rive du canal. Nous continuons d'avancer et le matin de la Pentecôte nous sommes sur le canal Albert dont les Belges doivent tenir, coûte que coûte, les ouvrages fortifiés. L'endroit est couvert de blockhaus, mais nous arrivons quand même à forcer la position, et plus tard celle de la Dyle.

Sur le fameux champ de bataille de Waterloo, nous avons encore un engagement ou plutôt un exercice de champ de manœuvre et, déjà le 20, nous atteignons Tournai sur l'Escaut.

La compagnie demeure alors en réserve pendant que le reste du régiment va forcer le passage. Il n'y arrive pas. Ordre est donné au bataillon de chercher à franchir le fleuve en amont. Nous trouvons par là un pont à moitié incendié. Les débris sont dans l'eau.

Avec mon commandant, en utilisant les ruines du pont, nous franchissons le courant. Passage périlleux, sous le feu des mitrailleuses anglaises. Ma première section est sur nos talons, les hommes sautant de poutre en poutre. Le pont s'effondre toujours davantage et quelques hommes de la 2^e section tombent à l'eau. Par chance, nous n'avons que deux blessés. Un détachement de « Kings owns » tient le talus, nous les délogeons et toute la position anglaise se trouve assez compromise pour que le régiment puisse franchir le fleuve sur un large front.

L'objectif suivant est une voie ferrée à 400 mètres de là. Les Tommies s'étaient reformés et nous attendaient. Un feu formidable nous accueille. Dieu merci, il y avait une maison où nous avons pu abriter nos blessés. Cinq de nos hommes qui marchaient en pointe ont été touchés et gisent entre nos lignes et celles des Anglais. L'endroit est balayé par le feu des mitrailleuses ennemies. Pourtant il faut les tirer de là. Je crie :

— Qui va chercher les blessés ?

Personne ne répond. J'ajoute :

— Alors, j'y vais... Qui vient avec moi ?

— Non ! s'écria le caporal Haumer. Restez là mon lieutenant. C'est mon affaire.

Il laisse d'abord passer quelques salves, puis saute jusqu'au premier blessé, étendu à 20 mètres de là. Il revient en rampant, traînant après lui le camarade par la jambe. A quatre reprises il a fait ce trajet. La cinquième fois, l'opération n'était plus possible, le blessé avait la cuisse brisée par une balle. Alors, sans hésiter, Haumer l'a saisi à bras le corps et il est revenu au pas de course avec son fardeau. Quelques jours plus tard, le général de division, en présence de tout le régiment, le décorait de la Croix de Fer de 1^{re} classe. Nous assistions à la cérémonie. La compagnie était fière.

Ensuite nous avons continué d'avancer en France en combattant. Nous avons pris part aux opérations d'encerclement de Lille où les Français se sont encore défendus vaillamment. Ce fut notre dernière action. L'armistice intervint alors que nous étions à Dijon. Nous avons rebroussé chemin vers la Flandre, la côte de la Manche et, après un crochet vers Dunkerque, nous sommes rentrés au pays.

Nous avons débarqué à Kolbermoor, près de Rosenheim, en Haute-Bavière. La division a été transformée en division légère. Nous n'étions plus la 11^e compagnie, mais la 1^{re} du nouveau régiment. Un grand nombre de jeunes sont venus nous rejoindre. Tenez en voici un, Lorenz Eichinger, mon homme de liaison, qui va continuer le récit. Eichinger, racontez...



LE DOCUMENT LE PLUS ÉMOUVANT. Le commandant de compagnie raconte: «...C'était sur le canal de la Meuse à l'Escaut. C'est là que j'ai malheureusement perdu Brünning, l'un de mes meilleurs sous-officiers, première victime à l'ouest, tué par une rafale de mitrailleuse tirée d'un blockhaus. Nous reculons de 300 mètres pour permettre à notre artillerie de pilonner la position et préparer l'assaut. Cela dure une demi-heure, pendant laquelle nous enterrons Brünning. Nous lui avons creusé une tombe sur laquelle nous avons jeté tous les lilas en fleur que nous avons trouvés dans le voisinage.» Le lieutenant Merkl est le deuxième à droite

Campagne en Russie soviétique

— ...Mais commencez par le commencement, au départ de Kolbermoor.

— Bien, mon lieutenant, je vais raconter ça... C'est le 26 mai de l'année dernière qu'on nous a réunis en tenue de campagne sur la place du marché de Kolbermoor et que le commandant nous a prévenus que nous partions le soir. Dès que la nouvelle a été connue dans le village, les gens chez qui nous étions en cantonnement et nos petites amies sont venus nous couvrir de fleurs. C'était magnifique. Les gamins de l'école, l'instituteur en tête, nous ont fait cortège jusqu'à la gare.

Puis nous sommes partis. D'abord pour Salzbourg et Vienne, et soudain nous voici à Presow, en Slovaquie. Là on nous fait descendre et nous pénétrons à pied dans le Gouvernement général où nous sommes restés jusqu'au 21 juin. En guise de fête du solstice d'été, nous avons fait une marche de nuit qui nous a conduits à proximité de la ligne de démarcation. Un quart d'heure avant 2 heures du matin, nous avons entendu le canon. C'est à ce moment-là que nous avons compris que c'était la guerre contre les Soviétiques.



APRES DEUX MOIS DE MARCHES ET DE COMBATS ACHARNÉS. Sous le feu de l'ennemi, la compagnie franchit le Dniéper en canots pneumatiques



dans la poussière et la chaleur, ni les orages le soir qui transformaient le terrain en marécages, ni les nuits qu'il a fallu employer à tirer nos voitures du boubier!... Mais je vais vous raconter la plus grande prouesse de la compagnie. Elle fut la première à franchir le Dniéper.

Nous étions restés quelques jours à Kremenchoug, sur la rive occidentale du fleuve, et nous l'avions suivie en aval jusqu'à Derijewka. Là se trouve une grande île au milieu du fleuve. Elle avait été prise dans la nuit par notre 2^e bataillon. C'était au nôtre qu'on confiait la tâche de prendre pied sur l'autre rive. La chose était prévue pour l'après-midi. On nous fait manger un peu après 10 heures du matin. Ensuite, inspection des armes et armement des grenades. Puis on nous fait passer sur l'île en canot pneumatique. Dans l'île, nous sommes pleinement à l'abri. Heure H : 14 heures.

On aperçoit nettement sur l'autre rive les fortifications de campagne de l'ennemi et, entre elles, d'énormes fossés antichars.

Soudain, toutes les bouches à feu se mettent à tirer. Loin derrière nous, l'artillerie lourde; au milieu de nous, nos pièces d'accompagnement, les mortiers, les canons antichars et les mitrailleuses lourdes. Un vacarme d'enfer! Et voilà que les sapeurs soulèvent les chalands, les font glisser à l'eau et nous sautons dedans. Les moteurs partent en hurlant et déjà la première vague d'assaut, composée d'hommes de notre compagnie, franchit le fleuve,

large à cet endroit de 400 mètres. Course effrénée! Chaque canot veut être le premier arrivé. De l'autre côté de l'île arrivent également d'autres compagnies, mais c'est nous qui sautons les premiers sur l'autre rive. L'artillerie déplace son tir vers l'avant, les armes à tir tendu se taisent. Seules les mitrailleuses continuent d'égrener quelques rafales. C'est alors seulement que l'ennemi ose lever la tête hors des trous où il se terrait. Mais nous sommes déjà sur eux. Ceux qui se défendent doivent périr. Les autres sont terrorisés par le feu de l'artillerie, ils joignent les mains d'un air suppliant. Une vague d'assaut suit l'autre. Les canots qui retournent emportent les premiers prisonniers. Et bientôt nous avons établi une tête de pont de 5 kilomètres de profondeur.

Suivent alors de rudes journées de défensive. Mais l'adversaire n'arrive pas à nous rejeter de l'autre côté du fleuve. C'est nous, au contraire, qui le refoulons toujours plus loin.

Alors est venu le temps de la boue et nous avons atteint le Donetz. L'hiver a été précoce et nous voici depuis trois mois dans nos quartiers d'hiver, dans nos blockhaus en terre. Les Soviets essaient toujours de percer, mais sans

plètement encerclé. C'est comme cela que l'adjudant Leopoldsberger est devenu le héros de la compagnie. Le Führer l'a décoré de la Croix de Chevalier pour ses mérites lors de la défensive. Mais il vous contera cela mieux que moi.»

L'adjudant Leopoldsberger m'a fait, en effet, le récit de ses exploits, le lendemain matin, dans le blockhaus où est installé le poste de secours, pendant qu'on lui renouvelait le pansement de sa blessure à la tête. Un récit très simple : des jours entiers, l'artillerie ennemie a pilonné la position qu'il occupait; par vagues immenses, les Russes, à vingt contre un, cherchaient à forcer le passage. Souvent ils arrivaient ivres, bras dessus, bras dessous, agitant leurs fusils et hurlant. Finalement, Leopoldsberger et ses hommes ont été complètement cernés. Et, pourtant, il a fini par repousser les Russes en leur infligeant des pertes sanglantes.

Leopoldsberger nous a raconté les combats dont il est le héros en quel-



LE CORRESPONDANT DE GUERRE DE «SIGNAL» VISITE LES POSITIONS AVANCÉES. Il rencontre le commandant de la compagnie, le lieutenant Merkl auquel son homme de liaison, le caporal Eichinger, transmet un ordre. On se souvient que le lieutenant a été décoré pour qualités éminentes de chef. On comprend cette distinction en l'entendant s'entretenir avec ses hommes. Il a su trouver le ton juste, chef et camarade, on ne sait quand il donne ses ordres, s'il conseille ou s'il commande et sa volonté est toujours bienveillante

A 6 heures du matin, devant le poste frontière, nous défilons devant le colonel. Il nous crie : « Camarades ! l'affaire commence. » Nous n'avions cessé d'entendre devant nous le bruit de la fusillade et nous en avons conclu que le régiment avait déjà refoulé l'ennemi.

Mais pourquoi vous raconter tout cela ! Vous y étiez vous-même.

Je ne vous dirai rien du baptême du feu des recrues, rien des chars de combat que nous avons détruits. Je ne vous dirai pas comment notre peloton de sapeurs a été cerné dans un petit village. Je ne vous dirai pas la joie que nous avons eue en encerclant nous-mêmes une division entière, par exemple, à Uman. Vous connaissez l'étendue de notre butin. Je n'ai pas besoin de vous retracer nos marches

NOUS AVIONS FRANCHI LE DNIÉPER DEPUIS LONGTEMPS quand nous parvint cette photo qui montre notre départ pour l'Est et notre rassemblement sur la place du marché, à Kolbermoor, en Haute-Bavière



ET VOICI DES HOMMES DONT ON NE SAURAIT NEGLIGER LES MÉRITES. — LE TRAIN DE LA COMPAGNIE. Dans les journées brûlantes pendant la campagne de Pologne, ils ont apporté munitions et vivres. Toujours présents tandis que la compagnie avançait à travers la France. C'est surtout pendant cet hiver, le plus rigoureux depuis 140 ans, qu'ils ont montré ce qu'ils valent. Munitions et ravitaillement étaient toujours là à l'heure dite

succès et ça leur coûte terriblement cher. C'est surtout à la fin de janvier que les attaques ont été dures. Notre point d'appui le plus avancé était com-

ques mots fort simples. Ce qu'il veut maintenant, c'est que la neige fonde vite pour que l'on puisse continuer d'avancer.



... Le soldat de 1^{ère} classe Haumer, quitte son abri pour se rendre à son poste. C'est lui qui, sur l'Escaut, a sauvé la vie à cinq camarades blessés. On lui a donné pour cela la Croix de Fer de 1^{ère} classe. Un autre : le soldat de 1^{ère} classe Egger (en bas), dont la mitrailleuse a sauvé souvent la situation. Là où se trouve Egger, l'ennemi ne passe pas



GERHARD, FILS DU LIEUTENANT, NE LE 4 OCTOBRE 1941. Heureux pères, les hommes de la compagnie ont appris, par la radio ou par lettres, que durant la campagne, leurs femmes ont mis au monde 14 garçons et 11 filles

quelconque, ne doit être considérée comme en guerre.

Le front ouest européen constitue la base d'opérations de la marine allemande pour la bataille de l'Atlantique. C'est de là que partent les éclaireurs de la Luftwaffe qui surveillent les îles Britanniques et les eaux territoriales. C'est de là que s'élancent les bombardiers à longue distance qui vont porter leurs attaques sur les ports anglais et sur les lignes de ravitaillement. Cette base, de l'océan Glacial Arctique à la frontière espagnole, est d'une telle étendue que l'Angleterre ne peut ni la contrôler, ni agir efficacement contre elle.

Les millions de soldats du front de l'est ont anéanti, à l'été et à l'automne 1941, les armées de choc bolchevistes. Au cours d'un des hivers les plus rudes que l'on ait subis depuis plus d'un siècle, ils ont annihilé les tentatives désespérées des Soviétiques pour ébranler leur front. Bientôt, ces soldats se dresseront, de nouveau, pour porter au bolchevisme le coup mortel.

Du front européen sud, comme du front d'Afrique du Nord on surveille la Méditerranée. De là, les bateaux et les avions de l'Axe attaquent les bases britanniques, torpillent ou bombardent les vaisseaux de guerre et cargos, et assurent les transports en direction de l'Afrique. Le système des bases anglaises est menacé. Gibraltar n'a pas pu empêcher les sous-marins allemands d'opérer en Méditerranée. La tentative des Britanniques pour créer un front sur la côte méridionale de la Méditerranée, entre l'Égypte et l'Atlantique, s'est terminée par un échec.

La guerre mondiale est déclarée

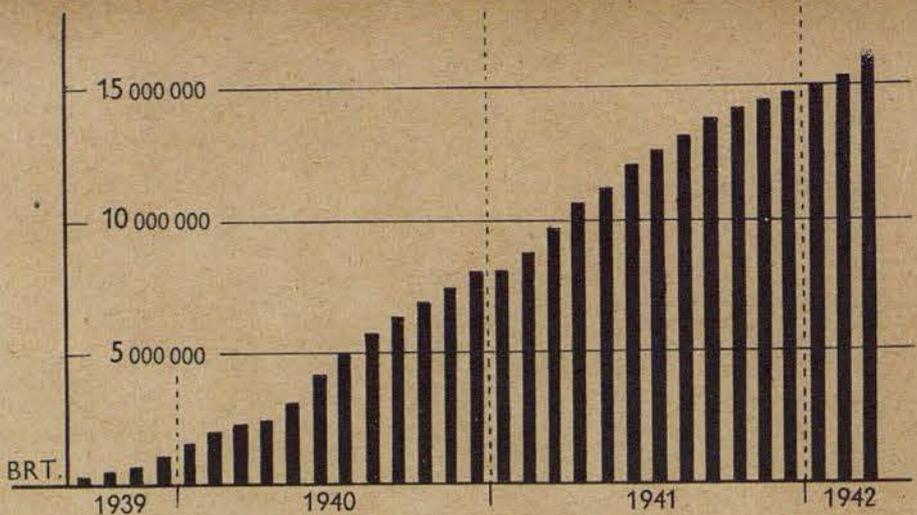
Durant les deux premières années de guerre, le théâtre des opérations se trouve en Europe et au nord de l'Afrique. Seule la lutte contre les navires marchands britanniques se déroule sur toutes les mers du monde.

Le dernier grand espoir anglais de vaincre l'Axe à l'aide d'autres peuples reposait sur l'entrée en guerre de l'Union Soviétique. Après les coups qui leur ont été portés, il n'est plus possible d'attendre des Bolchevistes une attaque victorieuse. Pour entraver seulement l'action allemande, il faudrait maintenir longtemps encore le front de l'est. Or, après leurs défaites de 1941 et la perte de leurs régions industrielles, les Soviétiques n'ont plus ni chars, ni avions.

De son côté, l'Angleterre a besoin pour le Proche-Orient et pour l'Extrême-Orient, pour le nord de l'Afrique et pour son île de plus d'armes et de munitions qu'elle n'en peut fabriquer.

Tout cela doit être fourni par les Etats-Unis qui se nomment eux-mêmes, avec orgueil, « l'arsenal des démocraties ». Roosevelt a fourni les chiffres astronomiques des avions et des chars qu'il livrera quand son industrie de guerre fonctionnera à fond.

Le plan est à longue échéance. D'abord, mettre en ligne tout ce que l'Empire britannique et les Etats-Unis peuvent fournir et battre les puissances de l'Axe. Ensuite, on s'en prendra au Japon. Jusqu'alors, l'Empire du Soleil Levant avait été intimidé et tenu sous



«L'ORGUE NOIR» DE LA BATAILLE DE L'ATLANTIQUE. Si l'on passe par abscisses et par ordonnées les chiffres du tonnage britannique coulé chaque mois dans l'Atlantique, depuis le début de la guerre, par des sous-marins allemands, on obtient une sorte de diagramme en tuyaux d'orgue. Les derniers chiffres dépassent déjà quinze millions

une pression continue. A ces menaces et à des injures répétées, le Japon a répondu brusquement, le 8 décembre 1941, par une action militaire à grand rayon. A Pearl Harbour, la flotte des Etats-Unis subit une cruelle défaite. Devant Malacca, une escadre britannique est détruite. Entre-temps, les opérations sont entreprises contre les bases ennemies de Hong-Kong, Guam, Wake et des Philippines. Trois jours plus tard, l'Allemagne et l'Italie se rangent aux côtés du Japon.

Suivent d'autres grandes victoires japonaises : Singapour, Bornéo, Sumatra, Java et Rangoon. La marine nipponne patrouille devant la côte occidentale de l'Amérique du Nord. Les avions du Japon survolent le nouveau continent. Devant la côte orientale, les sous-marins allemands coulent navire sur navire et bombardent même les arsenaux.

Roosevelt a maintenant la guerre qu'il voulait. Il est vrai qu'elle est différente de ce qu'il se la représentait. Ce n'est pas lui qui en a fixé la date initiale, c'est le Japon. L'« Arsenal des démocraties » a besoin de ses armements pour sa propre défense. Les livraisons promises vont se faire attendre et le « plus riche pays du monde » doit maintenant s'imposer des restrictions de toutes sortes.

Alors que l'Angleterre doit défendre ses possessions disséminées dans le monde entier et que l'Amérique, ayant à soutenir la guerre navale sur deux fronts, se voit obligée de disperser ses forces, les puissances de l'Axe, en Europe, et le Japon, en Extrême-Orient, sont libres de conduire leurs opérations militaires du côté qui leur semble le plus propice.

Ceux qui n'ont rien

La bataille de l'Atlantique contre la flotte de commerce anglo-américaine est conduite avec un redoublement de forces. Dans cette lutte, le rôle principal revient aux sous-marins. Alors qu'il y a un an, 9,5 millions de tonnes avaient été coulées, ce sont aujourd'hui près de 16 millions. Le nombre des navires ayant diminué, la courbe du tonnage coulé aurait dû diminuer proportionnellement ; mais cette courbe — on a compté simplement ce qui a été coulé par la marine et par l'aviation allemandes — n'a pas cessé de monter régulièrement et on atteindra bientôt le point où elle sera fatale à l'ennemi.

Ce ne sont pas seulement les pertes en tonnage, infligées dans l'Atlantique par les sous-marins allemands et dans le Pacifique par les sous-marins japonais, qui réduisent le potentiel de guerre économique de l'Angleterre et des Etats-Unis. D'après les propres

aveux des responsables américains, les résultats des armements entrepris depuis 1939 sont si insuffisants que, désormais, ni les matières premières ni la main-d'œuvre, ne pourront être mises à la disposition des alliés, mais devront servir exclusivement à l'armement américain. Il importe de noter qu'une grande partie des réserves d'armements : artillerie côtière, avions, D.C.A., garde-côtes, vedettes, contre-torpilleurs, etc., doivent servir à la défense extrêmement compliquée des rivages qui s'étendent, sur le Pacifique, des îles Aléoutiennes au canal de Panama et, sur l'Atlantique, du Groenland au cap Branco. Il faut ajouter encore la nécessité d'augmenter le nombre des cargos pour le transport des marchandises avec les Etats de l'Amérique du Sud qui, par suite de la politique de pénétration et de guerre des Etats-Unis, se trouvent coupés du commerce mondial.

Tout au contraire, le potentiel de guerre de l'Europe, de même que celui du Japon, ont considérablement augmenté. Le Japon, par suite de ses victoires rapides, à Singapour, en Birmanie, à Sumatra, à Java, etc., a reçu tout ce dont il pouvait avoir besoin. Il a même conquis tous les biens qui lui sont nécessaires, dans une mesure telle qu'on doit le compter aujourd'hui, du point de vue de l'économie de guerre, non plus au nombre de « ceux qui n'ont rien », mais parmi les « possédants », et ceci au détriment de ceux qui détenaient ces biens jusqu'ici. L'Europe, d'autre part, dans les vastes territoires occupés en Russie, a non seulement détruit une grande partie du matériel de guerre des Soviétiques, mais, au point de vue économique, ravitaillement et matières premières, s'est créée des ressources susceptibles d'améliorer la situation à bref délai.

Qu'apporte 1942 ?

C'est la grave question que se pose le Monde. En Europe, les opérations militaires ne débutent, ordinairement, qu'avec la chaleur. Personne ne saurait dire ni quand ni où les divisions de chars se mettront en mouvement, ni sur quoi l'infanterie déclenchera ses attaques ni à quel moment la Luftwaffe entreprendra de nouveaux raids. Il faut attendre la fonte des neiges, les chemins et les terrains secs et de nouveau praticables. Personne ne sait davantage où les attaques se déclancheront dans le Pacifique ou en Méditerranée.

C'est en tout cas l'Allemagne et ses alliés qui détournent l'initiative de l'action. Et puis, une chose est sûre, c'est que les décisions militaires de l'année 1942 auront pour résultat d'assurer un ordre nouveau en Europe.



L'EUROPE AU PRINTEMPS 1942. Le bloc de l'Axe, militairement inexpugnable dispose en outre de toutes les matières premières et des richesses du sol, depuis la Méditerranée à l'océan Glacial Arctique et de l'Atlantique à l'Ukraine. Il contrôle des territoires où vivent 350 millions d'hommes



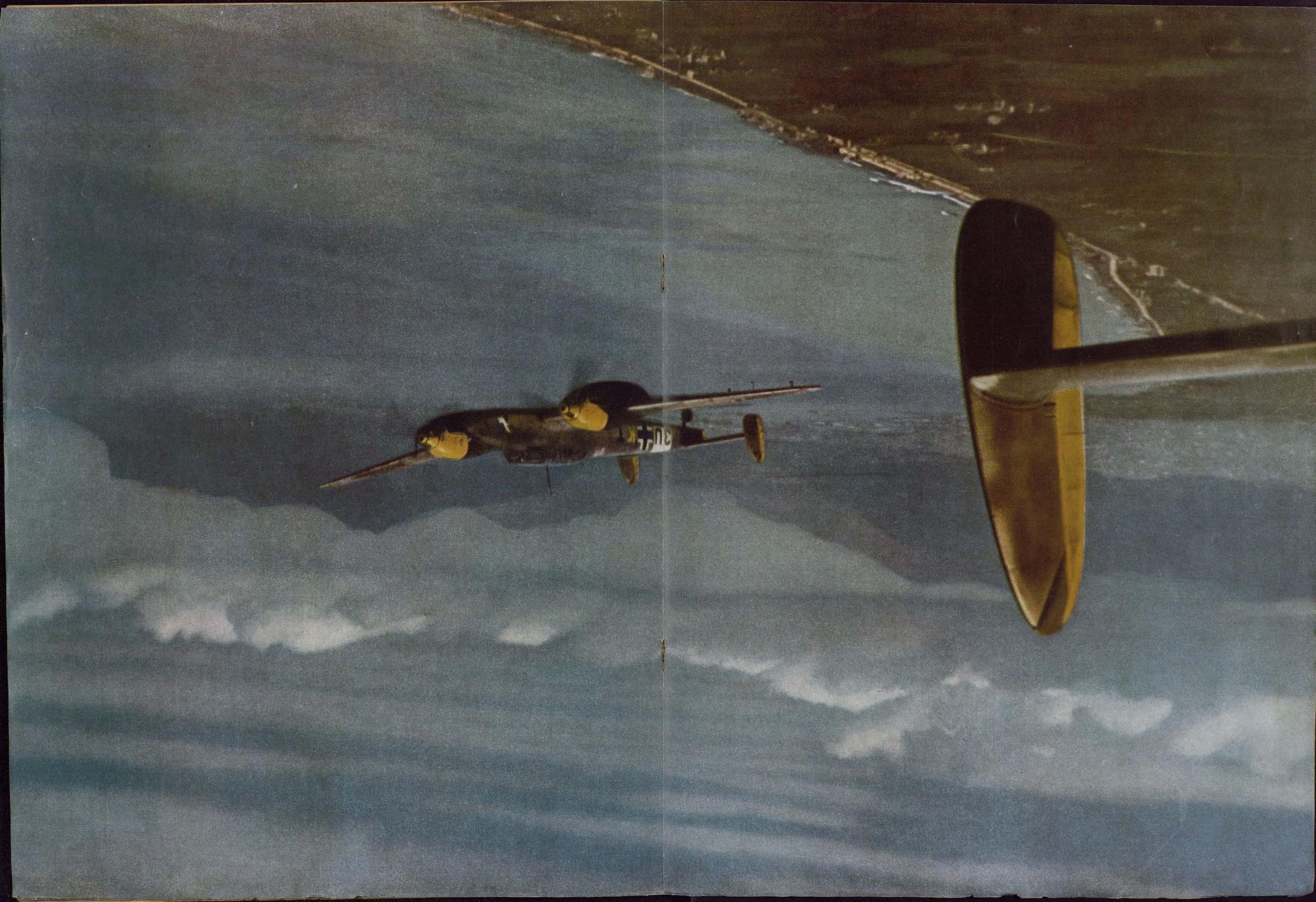
Une arme dont on n'a pas encore fait la louange: les cisailles

Et pourtant le maniement des cisailles exige non seulement de la force mais aussi du courage. Il faut savoir se glisser sans bruit jusqu'à l'ennemi pour frayer le chemin à la troupe d'assaut

Cliché du correspondant de guerre Robert Grimm PK

Rommel, nous arrivons! Avions de destruction M 110 au-dessus de la Méditerranée. Ils ont pour mission de protéger un convoi à destination de la côte d'Afrique

Cliché du correspondant de guerre Willi Ruge PK





Jeune paysanne de Lindhorst en costume de fête. C'est un costume régional au gai coloris, un somptueux vêtement des provinces allemandes. On le porte dans le Schaumbourg, en basse Saxe. Les pendants d'oreilles, en argent massif, datent de l'époque des Teutons, du temps des grandes migrations. La collerette, enjolivée de dentelles est le fruit de longues heures de travail

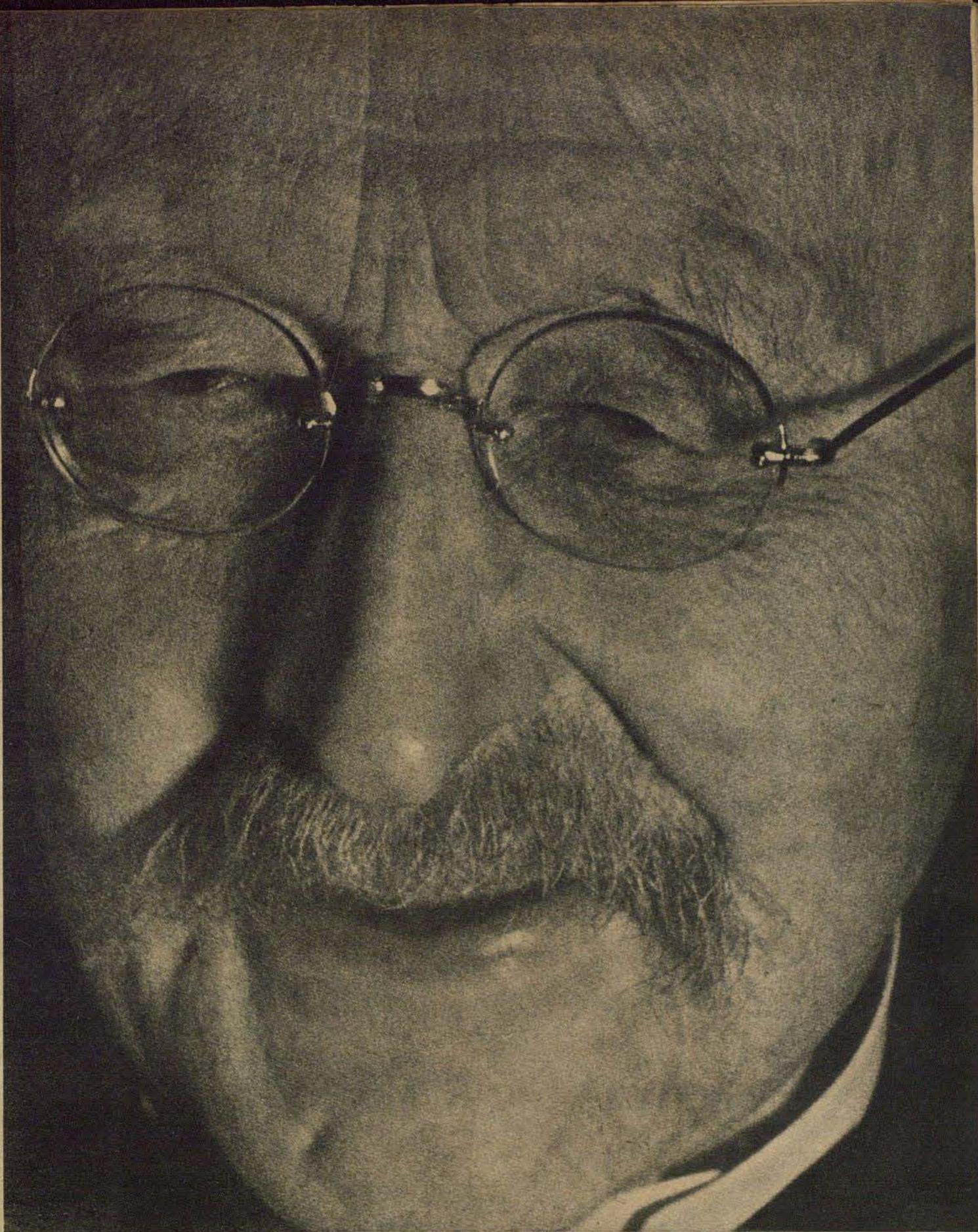
Le créateur d'une nouvelle
physique du globe:

MAX PLANCK

Pour expliquer d'une manière théorique les résultats expérimentaux du rayonnement de la chaleur, Planck se vit forcé, en 1900, de recourir à l'hypothèse: il détermina que l'énergie rayonnante consistait en « énergie de quanta », en unités indivisibles, en atomes d'énergie. Cette théorie des quanta introduisit dans la physique un bouleversement prodigieux, et la science moderne est actuellement entraînée dans le courant d'évolution qu'il a déchainé.

UN savant célèbre, âgé maintenant de 84 ans, se sait obligé de rendre compte, devant les plus larges auditoires, du sens de sa vie et de son œuvre. Les salles de conférences sont remplies dans trois grandes villes importantes. Est-ce le sujet choisi qui suscite un tel intérêt? La conférence a pour titre: « Sens et limites des sciences exactes », et a pour objet de souligner l'importance du travail scientifique théorique. A la fin, le savant se rallie pleinement à l'opinion de Goethe, déclarant qu'il faut travailler à la recherche de ce que l'on peut découvrir et s'incliner humblement devant l'inconnaissable. Il est remarquable et émouvant de voir un génie confesser le secret de la métaphysique. Mais le succès est assuré lorsque le conseiller privé Max Planck prend place à la tribune. Sous les paroles précises et simples, derrière les idées nettement formulées se cache une force de persuasion invincible.

C'est la puissance de la personnalité du savant qui s'impose à tous, même aux profanes. On s'en rend compte lorsqu'on rend visite à Max Planck, à sa villa, datant de la fin du siècle,



Le grand savant Max Planck a ouvert, par ses théories, des voies nouvelles à la physique



UN SOUVENIR: Une couronne de lauriers est suspendue au-dessus du bureau. Elle remonte au temps où Planck était jeune professeur. Elle lui fut donnée à titre de chef d'orchestre d'un groupe de musiciens de Munich



HONNEURS. Le conseiller privé et Mme Planck devant l'armoire qui renferme les récompenses attribuées au savant. Sur la silhouette, on voit Gottfried Planck, l'oncle du savant



UNE FAMILLE DE SAVANTS. Ce portrait est celui du père du grand physicien, chargé de cours d'histoire du droit à Bâle, Greifswald et Munich. Il a été anobli



EN SOUVENIR DE SON FILS. Le fils aîné de Max Planck fut tué devant Verdun pendant la première Guerre Mondiale. Au cadre de sa photographie pend la Croix de fer que lui valut son courage



L'ENDROIT OU LA THEORIE DES QUANTA A PRIS NAISSANCE. Une pièce nue, sans ornement. Dans un coin, se trouve un pupitre qui est le bureau du savant. Parfois, Planck interrompt son travail pour se promener de long en large, tout en réfléchissant

dans une rue calme de la banlieue berlinoise. On comprend alors quels sont les éléments qui ont contribué à former la personnalité de cet homme, personnalité harmonieuse, dont les traits éminents sont le calme, la bienveillance, la modestie et la simplicité.

Max Planck est l'homme des sciences exactes, avec un don musical qui n'est nullement en dehors de son travail ou de son champ d'action, qui en est, au



LE PHYSICIEN AU PIANO. Dans sa jeunesse, en dehors des sciences naturelles, il s'adonna, avec succès, à la musique. Un bel orgue ancien témoigne qu'il est resté fidèle à sa passion

contraire, partie intégrante. Ajoutons un troisième élément: un sentiment religieux profondément enraciné. Selon Max Planck, « la religion et la science ont pour objet commun de combattre continuellement et sans se lasser scepticisme, dogmatisme, incrédulité et superstition ». C'est ainsi que le savant comprend sa mission et qu'il poursuit son œuvre « avec une conscience pure et avec bonne volonté ».

Max Planck conte sa vie et celle de sa famille. Il est né à Kiel, mais c'est à Munich qu'il a fait ses études, qu'il a lu, qu'il a passé ses examens et qu'il est devenu professeur, pour revenir ensuite dans le nord de l'Allemagne. Ses ancêtres étaient des théologiens et des fonctionnaires de la Souabe. Un de ses aïeux, spécialisé dans l'histoire de l'Eglise, à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, était professeur à Goettingue. Son oncle s'est fait un nom parmi les rédacteurs du Code civil allemand et son père a fait sa carrière à Munich comme professeur d'histoire du droit et de droit pénal. La mère de Planck est originaire de Prusse orientale. C'est ainsi que dans le sang de ce rejeton d'une lignée d'intellectuels se retrouvent les courants allemands du nord et du sud. Seule sa langue, bien qu'il ait quitté très tôt sa patrie du nord, est restée rude et claire. Mais un examen attentif permet de distinguer l'héritier des Souabes parmi les

Photo: H. U. B.

→ *PHYSIQUE ET POESIE. Sa riche bibliothèque comprend surtout des traités de physique. Mais au milieu on peut découvrir «Entretiens de Goethe avec Eckermann».*



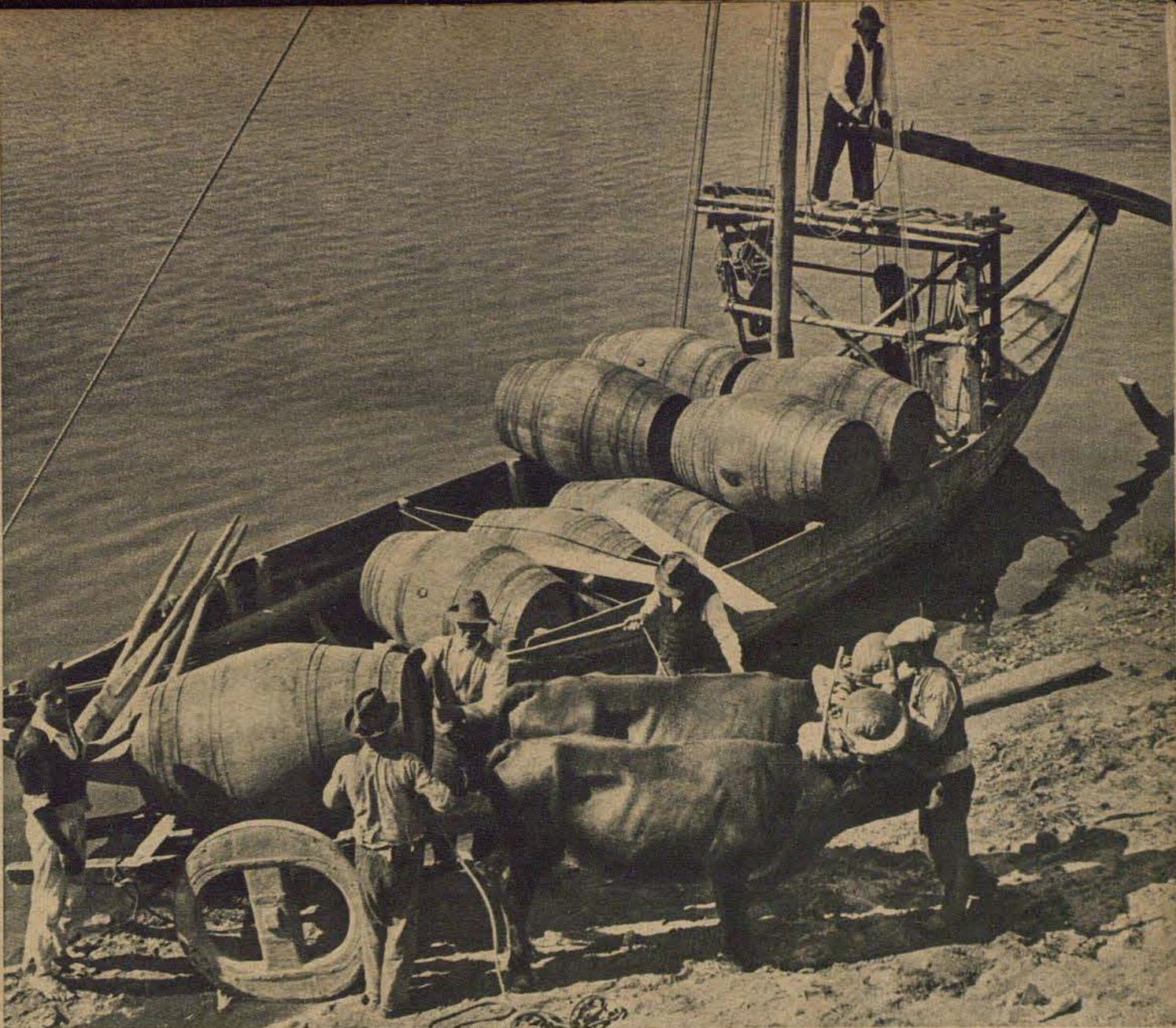
éléments bas-allemands et on retrouve avec joie, en lui, l'harmonie de la meilleure culture bourgeoise germanique.

Ce grand homme, dernier né d'une vieille famille de savants, paraît en devoir être aussi le dernier qui se soit entièrement consacré à la science. Son fils aîné a été tué devant Verdun durant la Grande Guerre, le cadet travaille dans l'industrie et le plus jeune, qui est actuellement en Russie, est fonctionnaire. La femme du savant est fille du peintre Georg von Hoesslin. Elle s'efface devant le grand homme, mais on devine son activité à l'amour avec lequel elle tient sa maison et au souci qu'elle apporte à défendre le calme nécessaire au travail du savant. Nous pouvons nous rendre compte du modeste cercle de son activité quand elle nous montre les photographies qu'elle a prises au cours d'une ascension en montagne que le savant avait entreprise malgré son âge avancé.

Un jour que les collègues de Planck étaient venus lui souhaiter son anniversaire et lui prodiguaient leurs éloges, il coupa court aux compliments et tendit simplement la photo des montagnes : on l'y voyait lui-même, perdu au milieu des pentes colossales.

C'est lui qui dit un jour : « Représentez-vous un mineur qui, pendant des années, a creusé sans relâche le sein de la terre, à la recherche d'un minéral. Un beau soir, il tombe sur un filon d'or insoupçonné et d'une importance merveilleuse. Mais s'il n'avait pas rencontré ce filon, un autre l'aurait découvert à sa place. »

W. Dr.



«... et du vin vieux...»

Vous lirez, à la page suivante, quelques réflexions sur un vin remarquable, le plus réputé d'Europe

La joie de la photographie

est double si la photo est parfaitement nette.

Cette netteté inégalable des appareils "Voigtländer" est garantie par le fameux objectif "Voigtländer" et par le déclencheur instantané nouvellement conçu.

Seul, "Voigtländer" offre cette perfection dans la qualité. C'est l'un des multiples avantages des brevets "Voigtländer".





LA PATRIE D'UN VIN CELEBRE. Le vignoble qui donne le porto se trouve dans les vallées schisteuses du Douro et de ses affluents. Ces vignobles, protégés par de hautes montagnes, profitent d'un climat sec et chaud qui donne toute sa saveur au délectable produit du Portugal

ELOGE DU PORTO

« **I**l faut avant tout trois choses à l'homme : de vieux amis pour bavarder, de vieux livres à lire et du vin vieux à boire. »

Cette sentence du roi Alphonse trahit son origine. Dans la presqu'île ibérique, le bon vin est toujours un vin vieux.

On peut mettre très tôt en bouteille les vins de Bordeaux, de la Moselle et du Rhin ; les vins du Portugal et de l'Espagne ne se bonifient que très lentement. Le porto a besoin de six années de tonneau avant de pouvoir être mis en bouteille. Le meilleur porto croît sur les pentes



SINGULIER VIGNERON. Les soins à donner aux ceps exigent un travail incessant même dans les mois froids de l'hiver. Pour se protéger contre la bise et la pluie, les vigneronnes portent un large manteau de paille qu'ils se confectionnent eux-mêmes

du Douro. Le Portugal veille à la qualité de ses vins. Un traité de commerce passé entre l'Allemagne et le Portugal considère seulement comme porto celui qui est expédié du port d'Oporto, à l'embouchure du Douro.

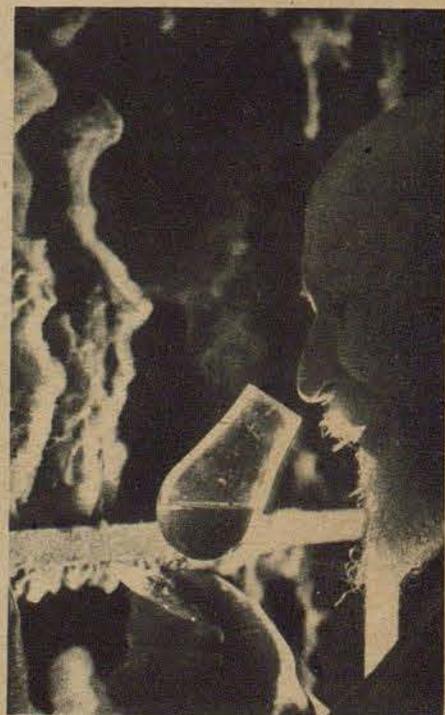
Le porto est, en général, rouge. C'est seulement dans les années les meilleures, c'est-à-dire les plus chaudes, qu'il est blanc ou blond paille. Le caractère du porto est dans un moelleux typique, signe de race. On l'obtient en interrompant les progrès de la fermentation. Le vigneron verse, au moment propice, de l'alcool dans le moût. Par suite, une partie du sucre naturel ne fermente pas. Ce procédé est répété plusieurs années avec quelques variations.

Les Anglais supportent difficilement d'être actuellement privés de porto : leur climat humide et brumeux leur a donné le goût des boissons fortes et sucrées. Ils se sont toujours efforcés d'accaparer les meilleurs portos. Quelle aubaine si, à l'avenir, la production de porto venait, des pentes du Douro, se répandre généreusement sur le continent européen !

En Europe, le porto est très estimé, soit comme apéritif, soit comme vin de dessert. Les jeunes gens et les amoureux aiment à le boire en devisant, comme si ce vin merveilleux avait le don d'ouvrir les cœurs. Les personnes âgées le préfèrent à d'autres

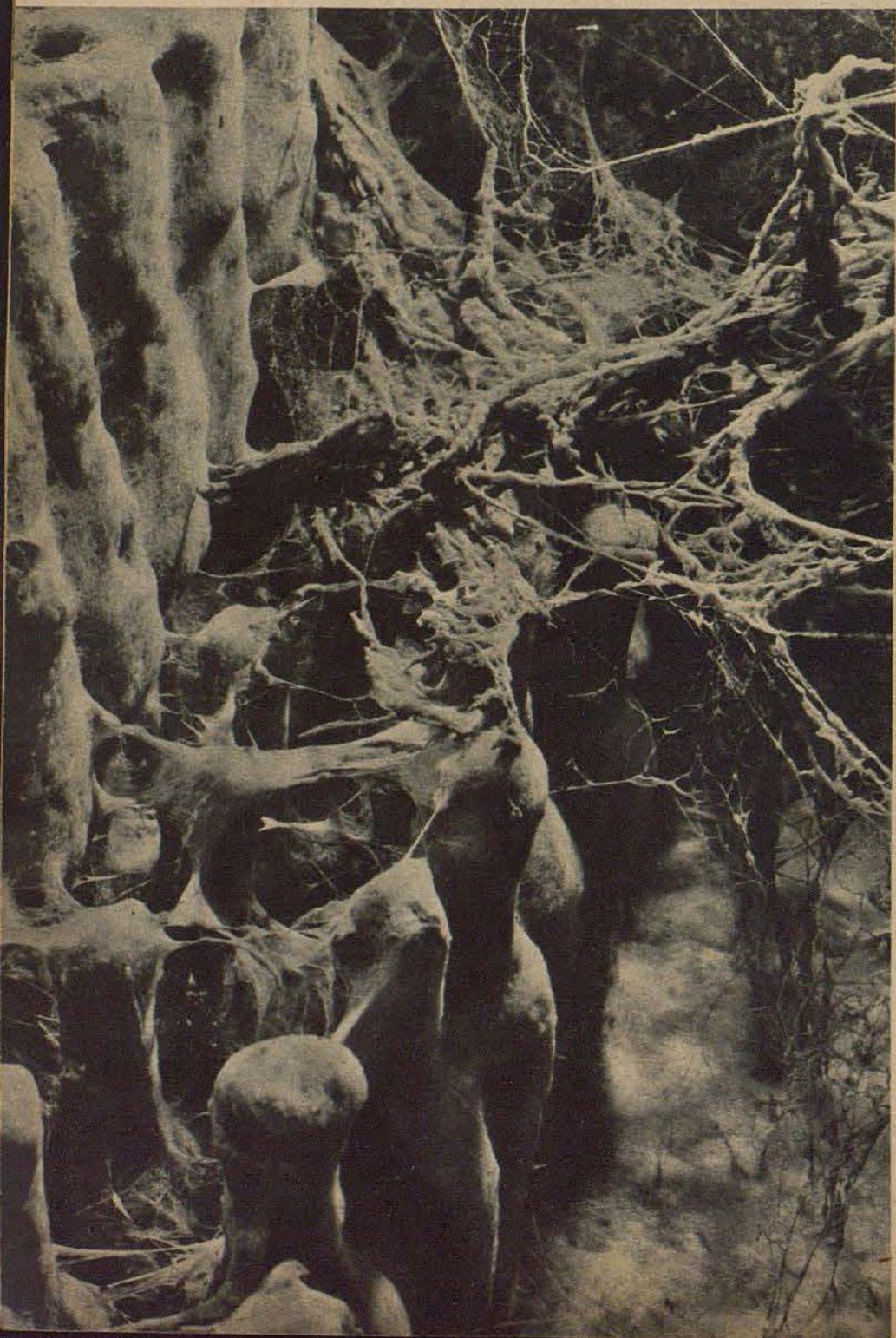
breuvages. Son âpre douceur en même temps que sa force en alcool, leur rendent l'élan de la jeunesse.

Des observateurs parlent des yeux que le porto fait briller, des joues qu'il anime de sa chaleur. Cet éclat chez les vieillards est le signe de l'ardeur vitale, de la joie d'exister sans soucis.



AVEC LE PLUS GRAND SOIN... Quand l'heure est venue, le dégustateur examine le noble vin pour juger de son bouquet. Son expérience et la délicatesse de son palais font de lui l'élément essentiel de la maison
Clichés: Fiedler - Lissabon.

LA GENEREUSE ARDEUR... Ces bouteilles de porto, couvertes de poussière et de toiles d'araignées, reposent sous terre depuis plusieurs générations. Elles ne voient la lumière du jour qu'à des occasions particulières. A cause de leur prix élevé, les vieux vins se vendent peu et sont surtout employés à la bonification des vins nouveaux





TOSCA

un chef-d'œuvre de "4711", la marque de renommée mondiale, évoque tout le mystère romantique. C'est le parfum de classe, né de la tradition et de l'expérience acquise par les générations dans le noble art de la parfumerie. Les meilleures matières premières du monde l'ont créé. «Tosca», ce nom exhale la beauté et l'élégance de la femme moderne!

T O S C A

PARFUM · EAU DE COLOGNE



Matin de printemps en Italie: Dans un camp de la jeunesse fasciste.



près de Rome, des jeunes filles courent, en pyjama, au sport matinal

Cliché: Haas Rom

Le sacrifice nuptial

PAR ALEXANDER KELLER

CINQ Européens et un Japonais qui traversaient, il y a quelques années, les montagnes de Tchi-Shan, dans l'ouest de la Chine, tombèrent aux mains d'un bandit fameux, Liang-Toun. L'un des voyageurs, un Européen, Hubert van Verstraeten, était accompagné de son épouse, une jeune et jolie femme. Glacée de terreur, elle avait vu le sauvage Liang-Toun s'appro-

cher de leur petit groupe. Le bandit était à cheval, précédant de loin ses hommes. Ses yeux bridés scrutaient les visages; ses lèvres esquissaient un sourire sardonique.

— Pourquoi nous déranges-tu? demanda Yamaoka, le Japonais.

— Tu es bien pressé de mourir! rétorqua Liang-Toun. Allez, en avant! Vous êtes mes prisonniers.

Tournant bride, il rebroussa chemin. Yamaoka et ses compagnons le suivirent à cheval. Au bout d'une heure, ils atteignirent une vallée encaissée. Les cavaliers du bandit, hommes farouches dans des costumes bariolés, campaient autour de grands feux. Devant une grande tente rouge, Liang-Toun mit pied à terre et fit signe aux touristes.

Un autre Européen, Ufford, s'étant approché du Japonais, lui chuchota:

— Je viens de compter les bandits, ils ne sont que soixante et ne s'attendent à rien. Attaquons, nous pourrions nous sauver.



— Taisez-vous, fit rudement Yamaoka.

Il mit pied à terre et aida la jeune femme de van Verstraeten à descendre de cheval. Sur son ordre, les valets conduisirent les bêtes du côté nord de la vallée. Devant sa tente, Liang-Toun, immobile, surveillait les voyageurs.

— A toi, maintenant, lui dit Yamaoka. Que veux-tu?

— De l'argent, beaucoup, répliqua le Chinois, cent mille dollars!

— Tu n'auras pas un sou! dit froidement le Japonais. Mais je vais te faire une proposition.

Il prit Mme van Verstraeten par la main et la poussa doucement en avant. Elle était pâle comme la mort.

— Regarde cette femme! Elle est jeune, elle est belle, elle te plaît. Si je te la donne, nous libéras-tu?

Van Verstraeten se précipita sur le Japonais; mais, terriblement flegmatique, celui-ci l'étendit à terre d'un coup de poing. A genoux, la jeune femme pleurait.

— Cette femme m'appartient déjà, dit Liang-Toun.

— Imbécile! fit Yamaoka. Elle mourra avant que tu puisses seulement lever le bras. Si je t'en fais cadeau, elle vivra. Alors?...

— J'accepte, dit le bandit d'une voix rauque. Quand?

— Demain matin., répondit le Japonais. Tu dois l'épouser, si tu veux qu'elle vive. Au premier rayon du

soleil, tu pourras faire chercher les cadeaux.



Brusquement, il quitta le Chinois et se dirigea vers l'endroit où étaient parquées les montures. Les Européens le suivirent.

La nuit tomba, une nuit lugubre. Des hiboux hululaient, de grandes chauves-souris frôlaient les feux des bandits. Dans leur coin, les voyageurs s'abandonnaient à un morne désespoir. Yamaoka s'était retiré derrière un rocher et ne réapparut qu'au petit matin.

Quand l'aube empourpra le sombre paysage, les domestiques de Liang-Toun se présentèrent et Yamaoka alla à leur

rencontre. Il leur remit les présents: une épée, un foulard bariolé et un petit coffret de bois. Il poussa un cri strident, et les bandits répondirent. Les valets du bandit bondirent vers le feu devant sa grande tente rouge. Et Liang-Toun sortit, revêtu d'un magnifique manteau jaune. Il se fit donner les cadeaux: d'un coup, il enfonça l'épée dans la terre, puis déchira le voile. Ensuite, il s'approcha du feu et, soulevant le coffret des deux mains, il murmura des incantations.

— Le sacrifice nuptial va commencer, souffla Yamaoka à ses compagnons. Couchez-vous!

— Avez-vous fini de vous moquer de nous? grommela Ufford, en serrant les poings. Je...

— Couchez-vous ou je tire, répliqua le Japonais, son pistolet braqué sur la tête de l'Européen. Je compte jusqu'à trois...

En jurant, Ufford se jeta à terre; les autres l'imitèrent. Caché derrière un rocher, Yamaoka fixa son regard sur la tente rouge.

Liang-Toun acheva de psalmodier la prière nuptiale. Ses mains s'ouvrirent

et la petite boîte tomba dans le feu. Les flammes jaunes dansaient... Soudain, elles se firent immenses et blanches. Il y eut une explosion. Liang-Toun et ses bandits furent déchiquetés et les flammes, de nouveau, s'élevèrent dans la pâleur du ciel.

— Aux chevaux! cria le Japonais en se redressant. Vite!



Il hissa Mme van Verstraeten sur son cheval et l'attacha. Affolées, les bêtes s'élançèrent hors de la vallée.

Arrivée à la passe de Chien-Kuei, la petite troupe ralentit et Yamaoka s'approcha de Mme van Verstraeten.

— Je vous ai fait peur, dit-il, imper-

turbable. Excusez-moi... Maintenant, vous êtes libre.

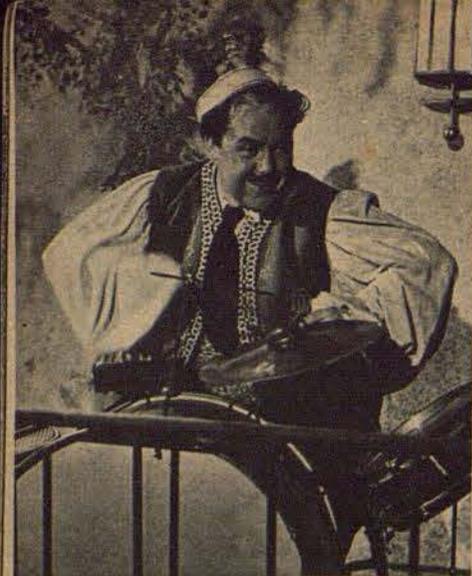
— Qu'est-ce qui nous a libérés? demanda tout bas la jeune femme.

— La superstition de Liang-Toun, répondit le Japonais. Si l'on veut amener sous sa tente une femme mariée, il faut d'abord brûler l'âme du mari dans une petite boîte en bois. (Un rire le secoua.) J'avais rempli le coffret d'explosif... Ainsi, l'âme de M. van Verstraeten a déchiré Liang-Toun et ses hommes.

M. Ufford vint à hauteur du Japonais: — Nous avons douté de vous, dit-il cordialement. Mais vous auriez pu nous faire signe.

Yamaoka fixa Ufford: — Les Blancs, dit-il, ne savent pas se taire. Si leur bouche ne dit rien, leurs mains et leurs yeux parlent. Si je vous avais avertis, vous seriez restés calmes. Et Liang-Toun, à votre calme, se serait douté de quelque chose... Votre désespoir lui a inspiré confiance.

Poussant son cheval à la tête du groupe, le Japonais descendit dans la vallée. Les eaux immenses du Fleuve Jaune coulaient vers l'est, vers le soleil levant.



Histoire d'amour aigre-douce

ou: *Le musicien jaloux*



1 « Ariane est plus jolie que jamais!
Un coup de cymbales en son honneur ! »

2 « Nulle femme n'a un tempérament aussi passionné... — Encore un coup sur la grosse caisse ! »

3 « ... Mais pourquoi lances-tu des œillades du côté du consul, Ariane? Ah! traîtresse! N'entends-tu pas la plainte de mon tambour... »

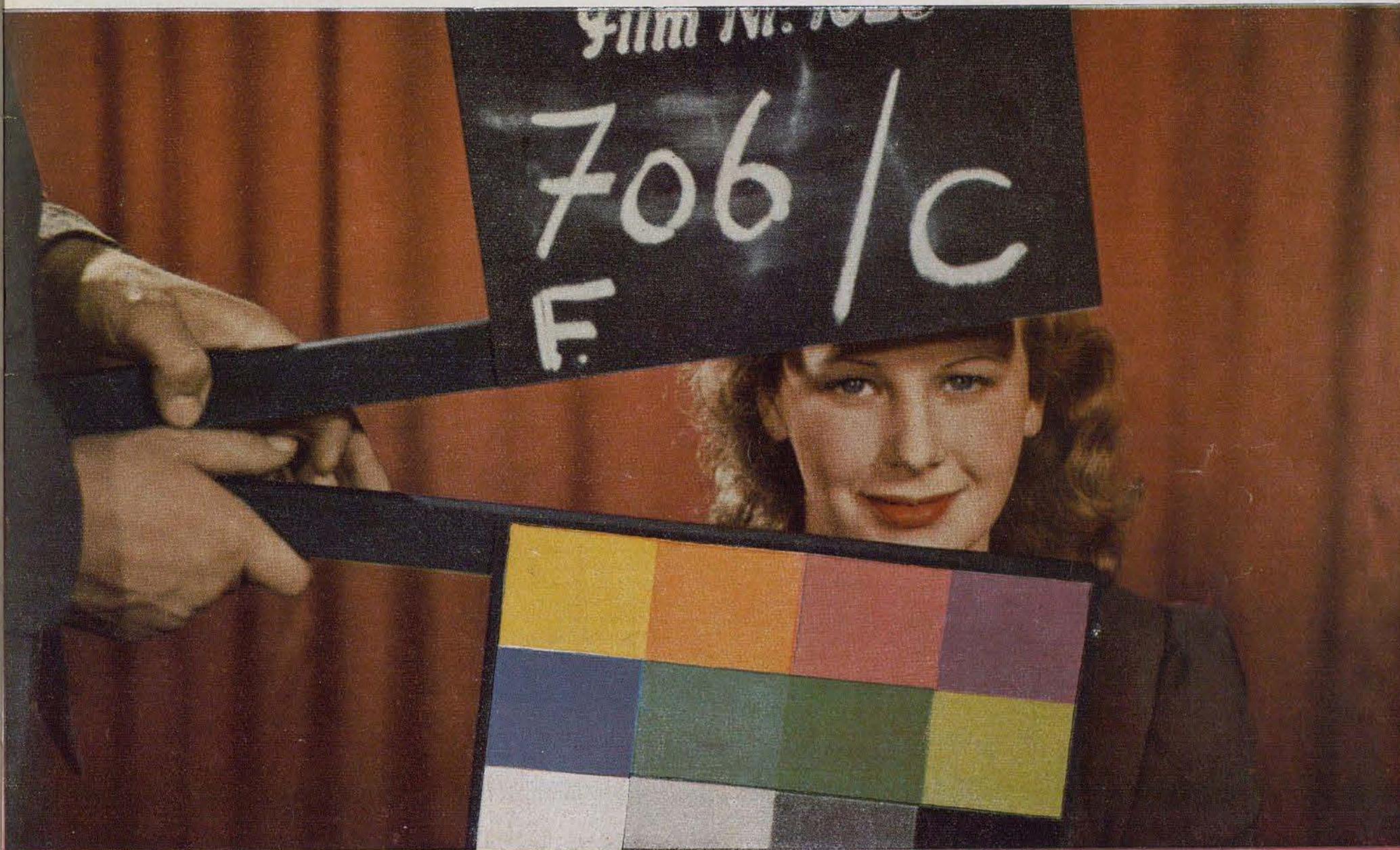
Margit Symo et Will Dohm dans un film Tobis: « L'Affaire avec Styx »



Un pas décisif en avant:

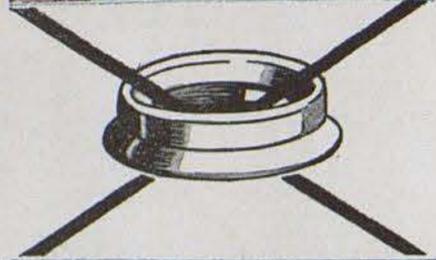
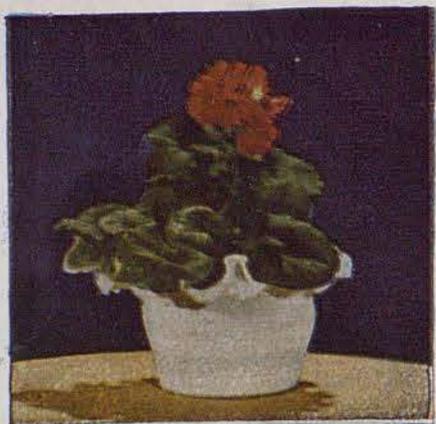
**Le procédé le plus simple
des films en couleurs**

Le négatif du nouveau film en couleurs... (photo supérieure). Des yeux jaunes, des lèvres vertes? — Oui. C'est une des caractéristiques du film négatif Agfacolor. Il ne se contente pas de substituer les nuances claires aux foncées; il modifie également la représentation des couleurs. Et, de cet étrange cliché, comme s'il s'agissait d'un négatif ordinaire, blanc et noir, on peut tirer autant de positifs qu'on le désire... **et le positif** (au-dessous). Voici une image d'un film en couleurs de la UFA « La Ville d'or ». Toutes les nuances, maintenant sont, représentées convenablement; les teintes les plus difficiles à rendre sont reproduites au naturel. Sur une sorte de plaquette, l'ingénieur des tons... dispose d'une gamme des couleurs et des gris permettant de contrôler l'exactitude du coloris

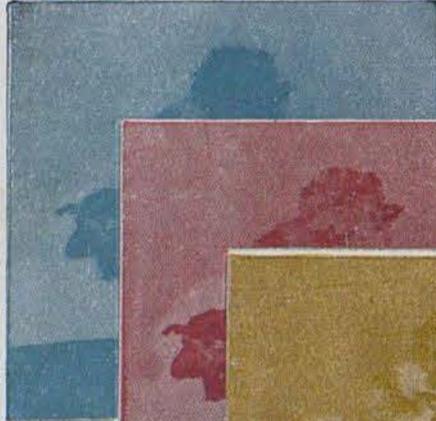


Le secret du nouveau film en couleurs

Comment le négatif est impressionné



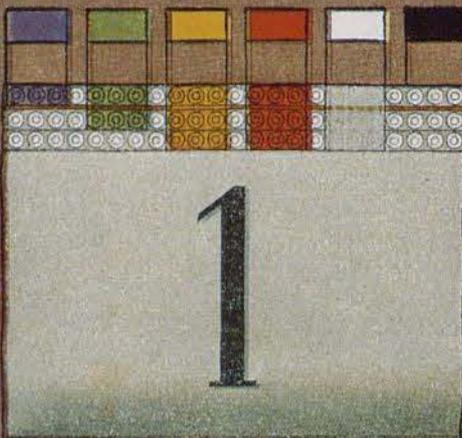
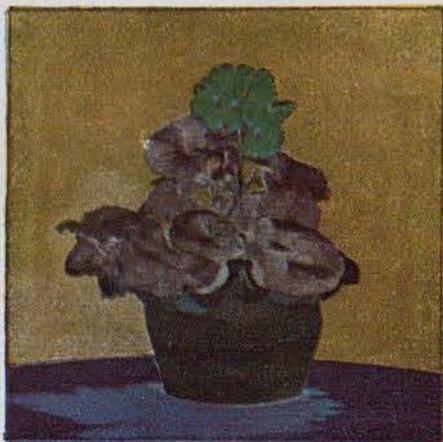
A



B



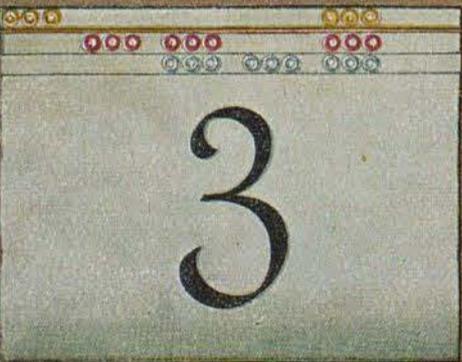
C



Exposition du film. Le support est recouvert de trois pellicules très minces; chacune n'est sensible qu'à une couleur fondamentale: la couche supérieure au bleu, la couche médiane au jaune, la couche inférieure au rouge. Suivant leur composition en jaune, en bleu ou en rouge, les teintes combinées impressionnent une ou plusieurs pellicules.



Développement du film. Les sels d'argent sensibles noircissent au développement. Sur chaque couche se constitue le pigment coloré du négatif. Mais comme on désire simplement une photographie en couleurs l'argent sera ultérieurement éliminé par des lavages.

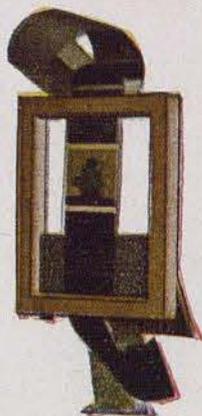
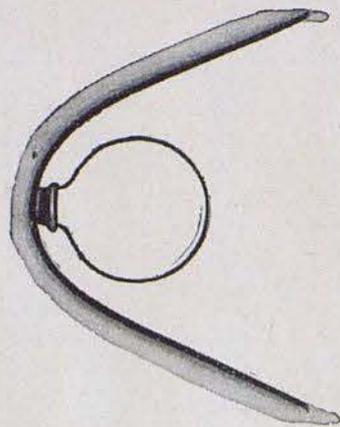


Fixage du film. On se débarrasse, dans un bain, de l'argent, impressionné ou non. Les nuances pures apparaissent seules. Le négatif coloré est obtenu; il ne reste plus qu'à en tirer les copies positives.

Comme pour un cliché ordinaire...

Le développement du négatif (à gauche)
A Pendant la pose. L'appareil projette sur le film une image colorée de la fleur. **B** Au cours du développement. On obtient trois négatifs: jaune, rouge, bleu, en trois couches. Mais l'argent précipité, noircit les couleurs complémentaires. (Notre photo représente les trois couches en supposant qu'on ait pu les séparer les unes des autres.) **C** Pour fixer le cliché. On élimine l'argent. Sur les couches sensibles les couleurs apparaissent immédiatement.

Comment s'effectue la copie (à droite)
D A la copie, les couleurs du négatif impressionnent le diapositif. Elles donnent, en couleurs complémentaires, les nuances convenables. **E** Au cours du développement. On obtient de nouveau trois impressions colorées du pigment noir d'argent. **F** Le fixage du cliché. L'argent noirci est éliminé et avec ses teintes naturelles, le positif apparaît.



D



E



F



Le procédé du film en couleurs le plus simple du monde

En 1810, 28 ans avant l'invention de la photographie, le chimiste allemand Seebeck avait fait une intéressante découverte. Il avait constaté que le chlorure d'argent, préalablement traité, était impressionnable et retenait les teintes lorsqu'on l'exposait assez longtemps à la lumière. Mais ces teintes manquaient de brillant et s'effaçaient, au bout d'un certain temps.

Cette découverte ne constituait-elle pas le début de recherches qui pouvaient mener à l'invention de la photographie des couleurs ? C'est ce que pensèrent les chimistes dans le monde entier et ils ont suivi la voie indiquée par Seebeck, sans avoir abouti, quant à présent, à un résultat définitif.

Si bien qu'on a fini par se convaincre que l'on n'obtiendrait la photographie des couleurs que par des procédés indirects. On savait que toutes les nuances sont des composés des trois couleurs fondamentales. Peut-être arriverait-on au but en décomposant l'image en ces trois couleurs que l'on photographierait séparément, avec un écran rouge devant l'objectif pour la première exposition, un écran vert pour la deuxième et un écran bleu pour la troisième. Puis on teinterait les trois positifs en rouge, en vert et en bleu, et on les soumettrait à la lumière blanche sur une surface blanche. L'image apparaîtrait alors au naturel avec toutes les nuances intermédiaires.

L'expérience fut concluante. Nous avons pu voir à diverses reprises des photographies obtenues par ce procédé, mais il était trop compliqué pour être pratique et surtout pour l'usage du cinéma où l'on désirait si vivement avoir enfin la photographie idéale en couleurs. On chercha donc bientôt à obtenir, à la fois, sur la même couche sensible les trois répliques colorées. On ne manqua pas de solutions de ce difficile problème. Mentionnons avant tout le procédé de deux Français Lumière et Berthon. C'est leur ingénieuse trouvaille qui a permis d'offrir au cinéma des images en couleurs de réalisation pratique. Cependant le procédé Lumière comportait encore des inconvénients : la largeur de la bande est déjà très petite et le procédé Lumière le couvrait de surcroît d'un réseau de points et de lignes, qui fit qu'on dut renoncer à reproduire bon nombre de détails de l'image. En outre, les projecteurs devaient avoir une puissance dix fois plus forte que celle du projecteur normal. Avec le procédé Berthon, il aurait même fallu changer, dans les cinémas, tous les appareils de projection, entreprise beaucoup trop coûteuse.

Film en couleurs imprimé

En Amérique, on avait suivi une autre direction. Trois répliques en couleurs du même film donnent une épreuve positive ; puis, et c'est en ceci que tient l'originalité du procédé technicolore américain, les parties exposées du positif sont amenées à gonflement, teintes ensuite de la couleur voulue et le positif sert alors de matrice. Nous nous trouvons là en présence d'un véritable procédé d'impression. Au début, le film technicolore se contentait de reproduire deux couleurs : bleu-vert et rouge-

orange. On simplifiait la question, mais on renonçait à reproduire fidèlement la nature. Ce n'est que plus tard que le procédé technicolore reproduisit également la troisième couleur. Actuellement, on impressionne un film dont la couche sensible porte déjà faiblement l'image noire et blanche, parce que les couleurs ne donnent pas un relief suffisant. Toutes les difficultés auxquelles se heurte encore le système ont pu être tournées grâce à une foule de collaborateurs expérimentés, grâce aussi à une puissante organisation et à l'appui financier d'immenses débouchés.

La difficulté la plus sérieuse du procédé technicolore est l'insuffisance de la gamme des couleurs. Les scènes tournées sur de vertes prairies permettent le mieux de juger de la fidélité aux couleurs naturelles, car l'œil perçoit à la fois deux teintes familières : le vert de l'herbe et le rosé du visage. Seul un procédé absolument parfait peut reproduire ces deux couleurs sur une même image en toute fidélité.

La supercherie n'est pas facile

Si l'on peut retoucher les trois couleurs sur les copies reproduisant des scènes d'intérieur, pour mieux faire concorder les valeurs avec la nuance de la peau et faire illusion au spectateur qui ne peut contrôler l'exactitude des couleurs environnantes, ce trompe-l'œil devient impossible dans les prises de vues en plein air.

Aussi les spécialistes ne furent-ils pas autrement surpris de voir que dans « Comme la feuille au vent », une magnifique réalisation du procédé technicolore, les Américains ont situé tout le début de l'action en « intérieurs » et non pas, comme le voudrait le roman, en plein air. C'est que les auteurs ayant reconnu le point faible du procédé technicolore, ont su habilement l'éviter. Si l'on songe que les trois répliques en couleurs doivent être réalisées en même temps sur une triple couche trichrome, à l'aide de grands appareils spéciaux, qu'il n'y a en Amérique que deux ateliers où l'on puisse développer et copier les épreuves, qu'il faut d'immenses installations spéciales et des dispositifs coûteux, on comprendra que l'Europe ne se soit guère empressée d'adopter un procédé dispendieux, compliqué et qui ne reproduit même pas fidèlement les couleurs.

C'est alors que l'on s'est rappelé l'invention d'un chimiste allemand, Rudolph Fischer. Il avait réussi pour la première fois, en 1908, à superposer sur la couche sensible l'image noire et une image unicolore, par des agents colorants, eux-mêmes incolores. On pouvait alors déterminer toutes les couleurs de l'image par le choix des colorants et des révélateurs.

Fischer proposa aussitôt de renoncer aux écrans colorés et de les remplacer par trois couches impressionnables très minces, fondues l'une sur l'autre et dont chacune fut sensible à l'une des trois couleurs fondamentales. Chaque couche devait avoir, en outre, son agent colorant : la couche supérieure du film reproduirait une image partielle en bleu, la couche médiane une image partielle en vert et la troisième une rouge. Mais, pour commencer, seule-

ment en noir et blanc. Si l'on pouvait, dans ces trois couches, effacer l'image partielle en noir et la remplacer par la teinte voulue, on aurait alors réalisé l'image colorée parfaite.

Migration des agents colorants

C'était une idée supérieure. Elle aurait mis fin à toutes les difficultés si les agents colorants s'étaient comportés comme l'avait imaginé l'inventeur. Mais il n'en fut rien. Déjà au développement ils glissaient dans les couches voisines et l'on n'obtenait qu'une image sans netteté. L'emploi de couches de gélatine intermédiaires ne fut pas un remède.

Il semblait que l'idée de Fischer ne pût prévaloir, lorsqu'en 1933, deux photographes amateurs américains, Mannes et Godowsky, lui firent faire un notable progrès : Ils avaient renoncé à utiliser les colorants à l'origine du film et les ajoutaient après coup. Ils colorèrent d'abord les trois couches avec la teinte qui devait être celle de la couche inférieure, puis ils décolorèrent les deux couches supérieures. L'opération se répétait pour la seconde couche, en évitant qu'elle déteigne sur la couche inférieure. Une fois les deux couches supérieures imprégnées, il fallait interrompre le bain colorant et décolorer la couche supérieure. Venait enfin la coloration de cette couche supérieure. Tant d'adresse touche à l'alchimie. Il faut reconnaître cependant que le film Kodachrome réalisé par Mannes et Godowsky avec l'aide de l'Eastman Kodak Co, nous rapprochait beaucoup d'une solution définitive du problème.

En Allemagne, cependant, quelques chercheurs d'idéal continuaient de se creuser la tête. Ils persistaient à croire l'idée géniale de Fischer et les chimistes de la Société Agfa s'étaient juré de la faire triompher. « Mais, leur objectait-on, ne voyez-vous pas qu'il est tout à fait impossible de réaliser deux séries de conditions opposées ? Les colorants doivent être solubles dans l'eau, pour s'incorporer parfaitement à l'émulsion, mais ensuite il faut qu'ils soient insolubles, pour ne pas bouger quand on développera, lavera et fixera l'image. »

— « Et pourtant nous y arriverons ! »

— « Songez encore que chacune des trois couches est épaisse seulement de quelques millièmes de millimètre. »

« Nous le savons, mais n'oubliez pas que l'Agfa fait partie du plus grand consortium de fabrication de produits chimiques du monde entier, qu'elle est rattachée à la Société I. G. dont les chimistes ont déjà créé le caoutchouc artificiel, la laine cellulosique, la benzine synthétique. Ils arriveront bien encore à trouver des colorants, qui résisteront aux plus délicates manipulations. »

Il n'y avait rien à objecter. On ne pouvait que s'incliner devant tant d'aveugle confiance et souhaiter le succès à ces idéalistes impénitents.

Au bout d'une longue suite de travaux minutieux, pénibles et dont les résultats furent souvent décourageants, dans les laboratoires de l'Agfa, trois savants ingénieurs, MM. Schneider, Wil-

DEUX PROCÉDES DE FILMS EN COULEURS SE FONT CONCURRENCER. Notre photo montre la différence entre les deux procédés : le Technicolor (2) exige dix fois plus de travail que le nouvel Agfacolor (1), d'une simplicité sans pareille

manns et Frölich passèrent un à un tous les obstacles et finirent par atteindre au but. Ils découvrirent des colorants que l'on croyait irréalisables et l'Agfa offrit ainsi les bases d'un procédé du film en couleurs que tous les spécialistes considéraient comme une chimère, d'un film en couleurs reproduisant la nature avec une exacte fidélité pouvant être fabriqué tout comme un film ordinaire, par le procédé photochimique, être tourné avec n'importe quel appareil de prises de vues, copié comme un film ordinaire, et projeté avec les projecteurs normaux, enfin, d'un prix de revient abordable.

Images sur papier !

Les millions de photographes amateurs verraient même un jour leurs vœux réalisés. Le film en couleurs pourrait être utilisé pour toutes sortes de photographie, les marchands d'articles photographiques et les amateurs pourraient le développer eux-mêmes et, avantage suprême, il serait possible avec le négatif de tirer sur le papier des images en couleurs.

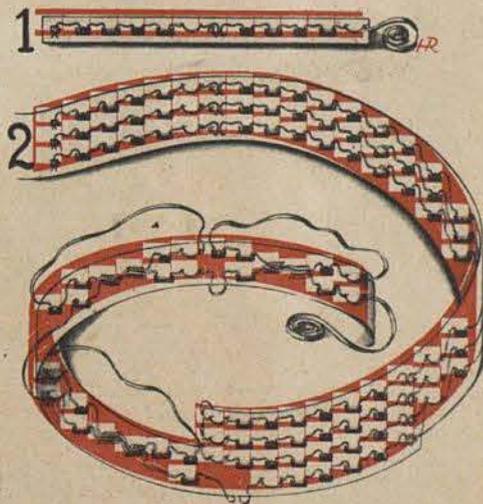
Les agents colorants étaient stables, le pas décisif avait été fait. C'était la récompense d'une obstination qui ne s'était point détournée de sa voie malgré les résultats que d'autres semblaient avoir obtenus par d'autres procédés.

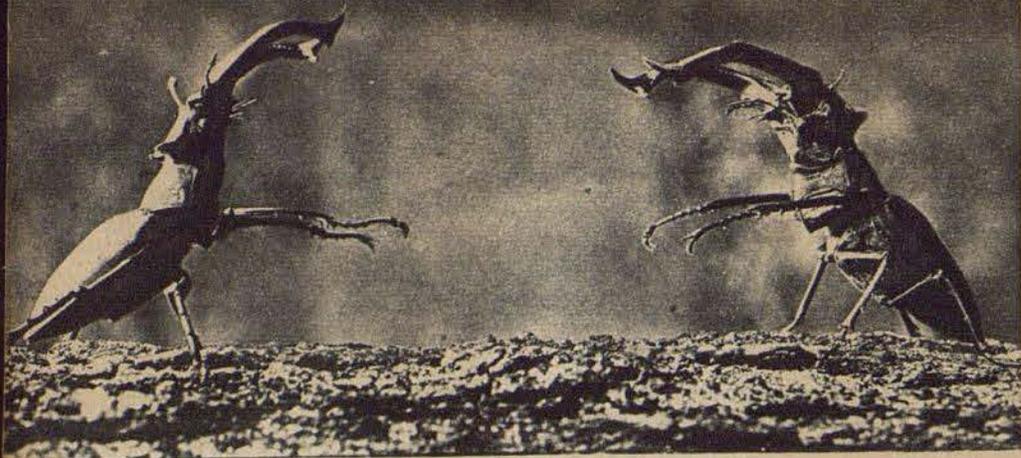
Enfin, on avait un film en couleurs présentable. On le produisit d'abord. On créa pour les amateurs un film réduit que l'on porta à la plus haute perfection. Puis l'industrie du film réclamant un négatif en couleurs dont elle pût faire un nombre illimité de copies, on résolut également ce problème. On pouvait commencer à travailler avec le monde des studios. La Société Ufa offrit généreusement sa collaboration et on résolut de tourner le premier grand film en couleurs.

En deux années d'essai, d'expériences, où plus d'une solution fut rejetée, on finit par réaliser le premier Agfacolor de l'Ufa : « Mais les femmes sont meilleurs diplomates ». Il est bien évident que l'on ne peut juger sur ce premier essai des immenses perfectionnements que permet le procédé. Pourtant on sent déjà dans quelques scènes tout ce que l'on en pourra tirer. Ce film, où l'on a intentionnellement placé les uns à côté des autres intérieurs et extérieurs, peut soutenir la comparaison avec les meilleurs films technicolores. D'autant que le procédé technicolore est déjà arrivé à son maximum de perfectionnement, alors que le film Agfacolor en est encore à ses débuts.

Le nouveau procédé montrera ce dont il est encore capable.

E. Rh.





L'entrée en lice. Les chevaliers caparçonnés se mesurent... et s'attaquent

Une histoire de scarabée

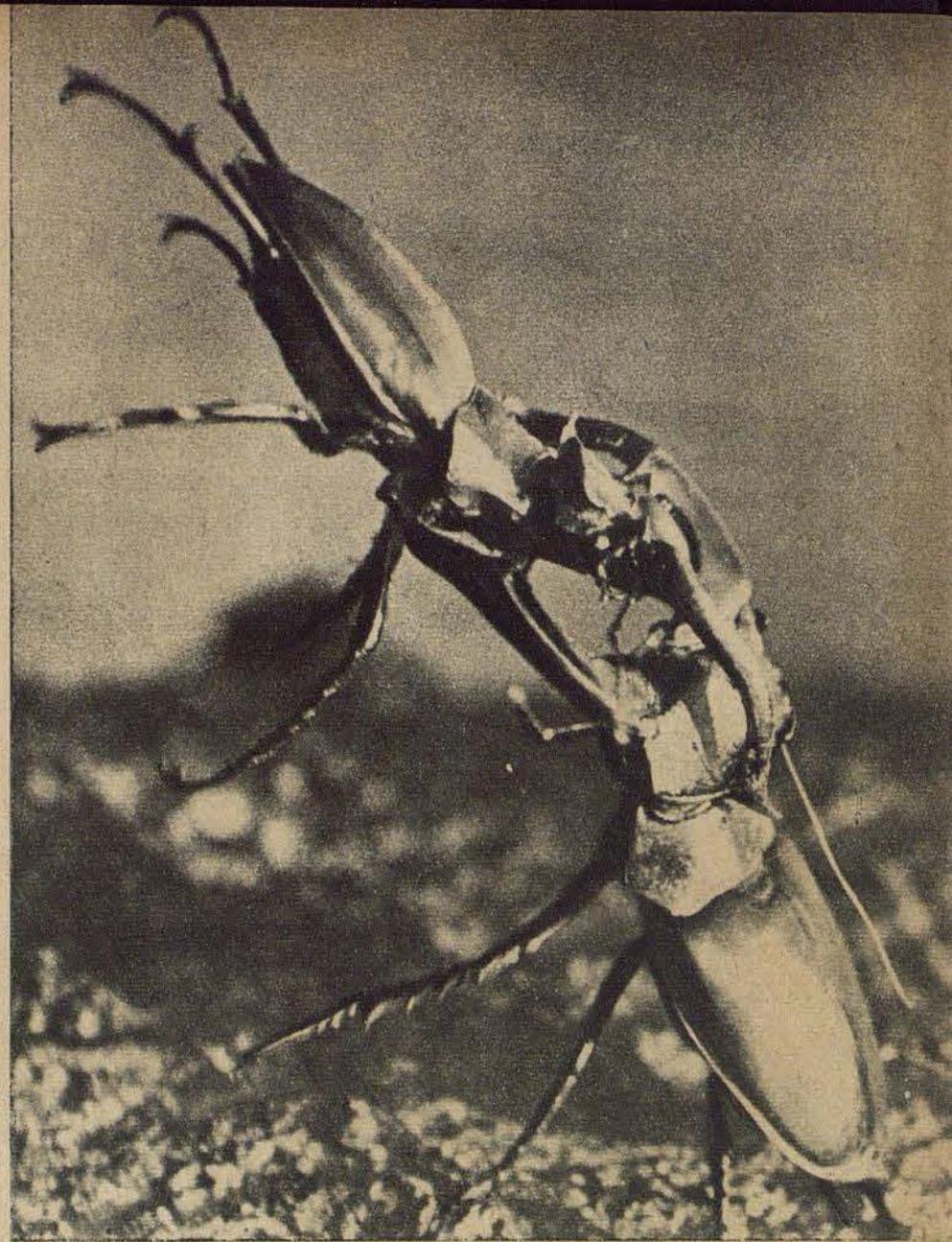
Voilà comment vivent les lucanes



Celle pour qui on lutte

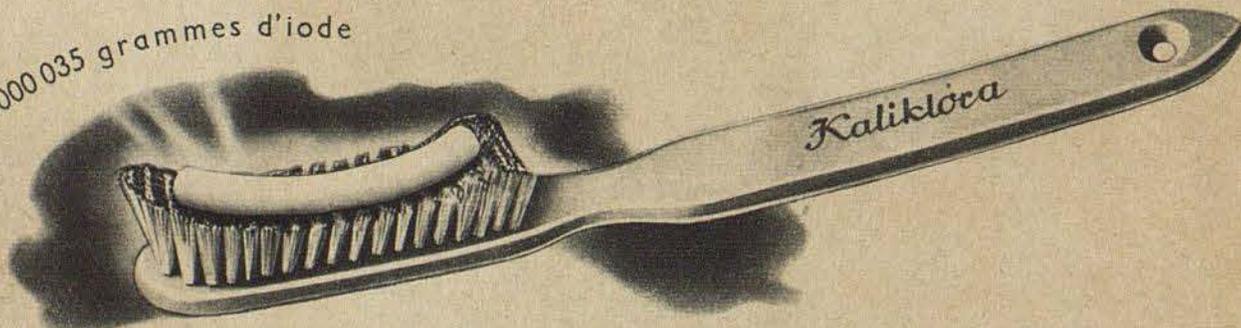
LE lucane, appelé vulgairement cerf-volant, n'est peut-être pas très différent de l'homme. Il ne s'intéresse qu'à deux choses : l'amour et la boisson... et il combat pour elles... Il faut naturellement se représenter que le cabaret de ce scarabée est un interstice dans le tronc d'un chêne par où s'écoule la sève sucrée en fermentation.

Un promeneur, assis sous un chêne pour se reposer, voulut manger des tartines qu'il avait apportées. Il fut harcelé par les cerfs-volants, qui tombaient en grêle sur sa confiture. Il ne tarda pas à constater qu'il y avait au-dessus de lui une trentaine de cerfs-volants engagés dans une lutte farouche. Semblables aux vieux cerfs à l'époque du rut, les mâles se ruaient les uns contre les autres, cornes en avant, et luttaient, tête contre tête, pour conquérir la place où coulait la source de sève. Celui qui était repoussé ou lancé en l'air tombait du trou. Et les vaincus n'avaient rien de plus pressé que de grimper de nouveau à l'arbre et de se précipiter sur les vainqueurs. Entre temps, les fourmis s'empressaient de pomper la sève, objet du litige. Tel est le caractère des cerfs-volants : pas un ne veut céder.



... Les cornes s'emmêlent... Le plus puissant soulève l'ennemi avec une force irrésistible...

0,000 035 grammes d'iode



Ce n'est qu'une quantité infime d'iode qui,

lors des soins quotidiens avec l'Iode-Kaliklora, pénètre dans les muqueuses de la bouche et s'infiltré dans la circulation sanguine. Et pourtant l'effet en est surprenant. Selon la littérature médicale et l'avis de plusieurs milliers de médecins et de dentistes, il n'existe pas de meilleur remède pour prévenir

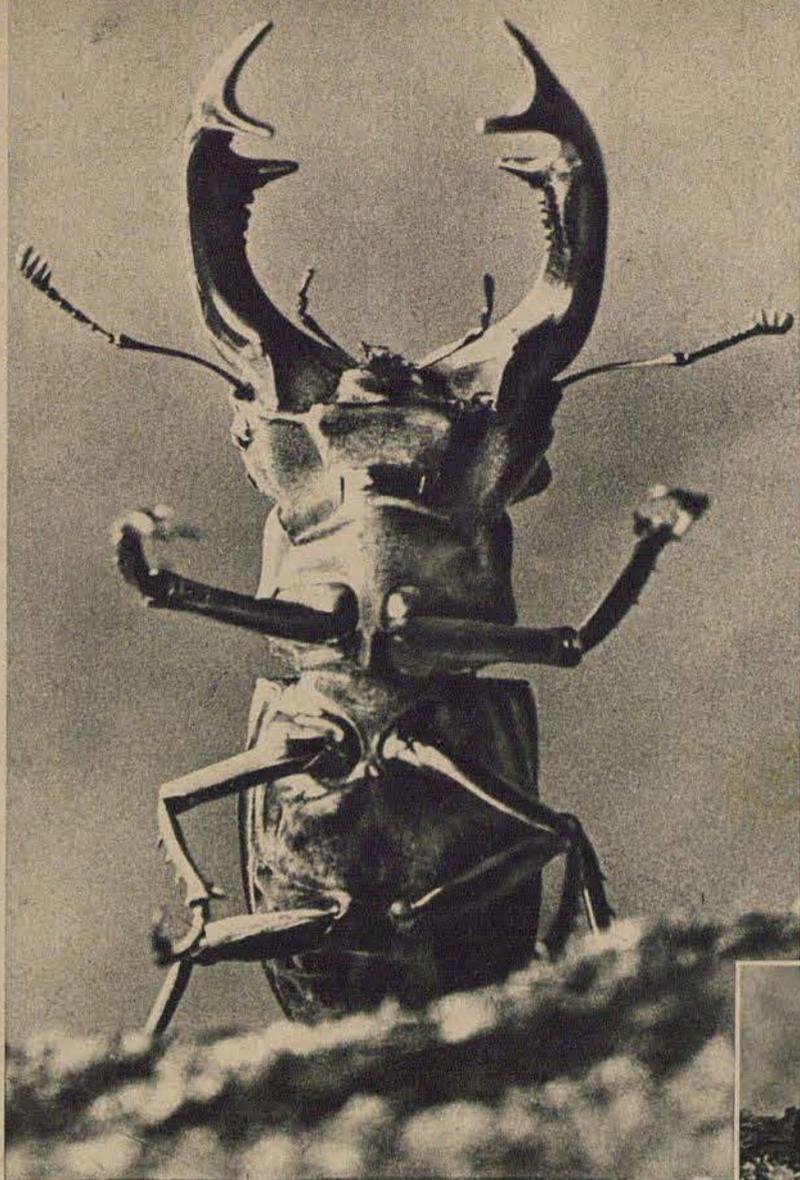
ou guérir les inflammations des gencives qui causent si souvent le déchaussement des dents (paradentose). Pas de meilleur remède non plus pour les cols sensibles des dents. Si un effet plus intensif est désiré, on se sert sur l'ordonnance du médecin, d'Iode-Kaliklora extra-forte.



En vente uniquement dans les pharmacies.

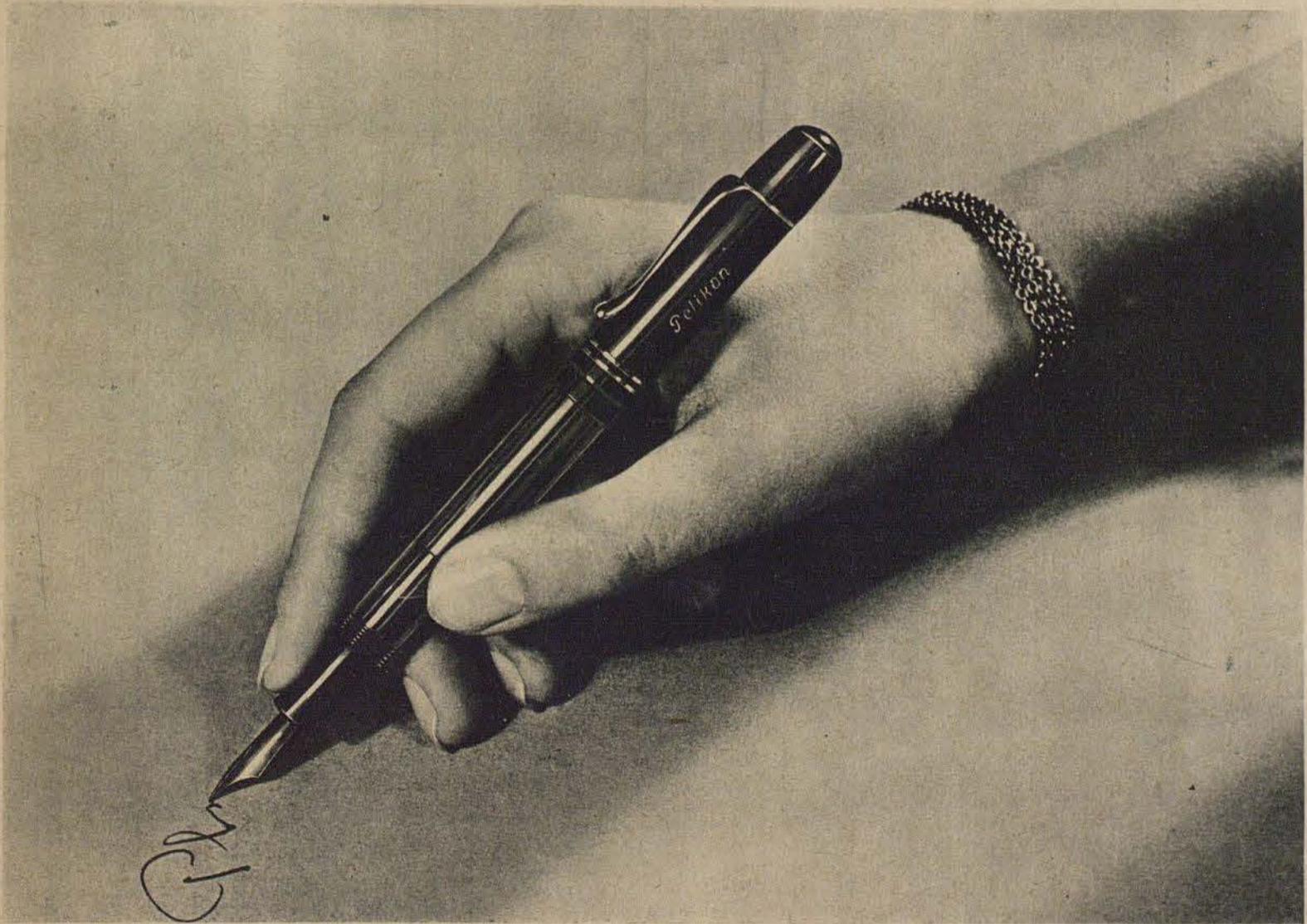


... et précipite dans l'abîme l'adversaire qui cherche à s'accrocher à lui



Le plus fort a triomphé. Il se remet sur ses six pattes et va se consacrer à la dame de ses pensées

... Où le vaincu va-t-il chercher une consolation?



Dans chaque main l'élégance même: le stylo transparent **Pelikan**

BERLIN et VIENNE

Deux villes font

un concours de mode



BERLIN: Robe en soie imprimée; la manche raglan commence très bas; la jupe est drapée. La Berlinoise préfère ce style

Motifs décoratifs / drapés classiques / formes douces et jeunes / capelines seyantes



VIENNE: gracieuse robe d'après-midi, rappelant le vieux Vienne



VIENNE pense déjà à l'été: une cape-manteau

BERLIN: Pour la promenade printanière «Sous les Tilleuls». Manteau sport d'une simplicité raffinée

Style sportif; lignes simples / notes féminines

BERLIN: jolte robe de soirée; blouse en velours noir, jupe en soie bariolée. La robe idéale pour les réceptions intimes



BERLIN: tailleur d'été en soie vert foncé, d'une sobre élégance

Tailleurs d'une simplicité moderne: pratiques et élégants



VIENNE: tout à fait viennois: petit tailleur de jersey en deux couleurs nuancées



VIENNE LANCE UNE NOUVEAUTÉ: le sac de montagne sans bretelles. Du même tissu que le tailleur sport, il est coupé en une seule pièce avec la jaquette

BERLIN: ensemble de plage en soie bariolée, porté avec ou sans veste

Ensembles légers pour les vacances, le jardin et le bord de l'eau / Robes pratiques pour la montagne et la forêt

VIENNE: Le contraire: la robe de soirée idéale, évoquant l'atmosphère des valses





«Ne t'en fais pas, on nous prend pour un buisson...»

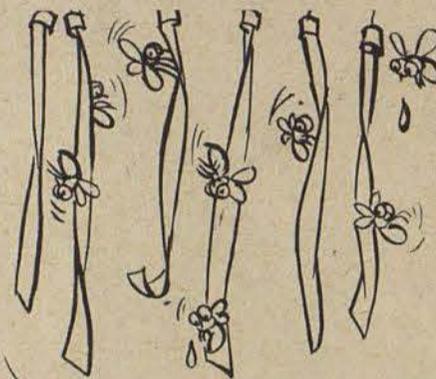
INFLUENCE DE L'ARMÉE

Observations à la jumelle, dessinées par Malachowski



Entre moustiques: «Dis-
done si c'en était un?»

BON gré mal gré, la terminologie militaire pénètre le vocabulaire et les habitudes civiles. On ne demande plus une allumette, on lance une «attaque de feu». On ne va plus chercher une avance, on «torpille la caisse». Le camouflage, avant tout, fournit les expressions les plus pittoresques.



«Barrage de ballons» défendant l'accès au petit déjeuner



Progression camouflée en terrain varié

Qui? Pourquoi? Comment?

La cigarette

Les indigènes de l'Amérique centrale et méridionale nous ont fait connaître le tabac. Ils le roulaient dans une feuille de maïs. C'est sous cette forme que la première cigarette fit son entrée en Espagne. La belle et perfide Carmen roulait, à Séville, le tabac noir dans du papier qui avait bientôt remplacé les feuilles de maïs. Outre ce qui était importé des colonies, le tabac fut, alors, cultivé en Espagne et même en France, pays nouvellement conquis par la cigarette. C'est seulement plus tard, pendant la guerre de Crimée, entre 1853 et 1856 que les tabacs blonds d'Orient furent découverts par l'Europe. Ce tabac, beaucoup plus doux et moins nocif, valut à la cigarette un regain de popularité. Depuis, elle tient sa place à côté du cigare et de la pipe. Elle a même fait ses preuves en temps de guerre. La cigarette contribue à garder le moral du soldat. Elle est souvent le symbole de la camaraderie, quand son propriétaire partage «sa» dernière avec un copain. Quelques bouffées les raniment et les stimulent à la veille de nouveaux combats.

Le chauffage central

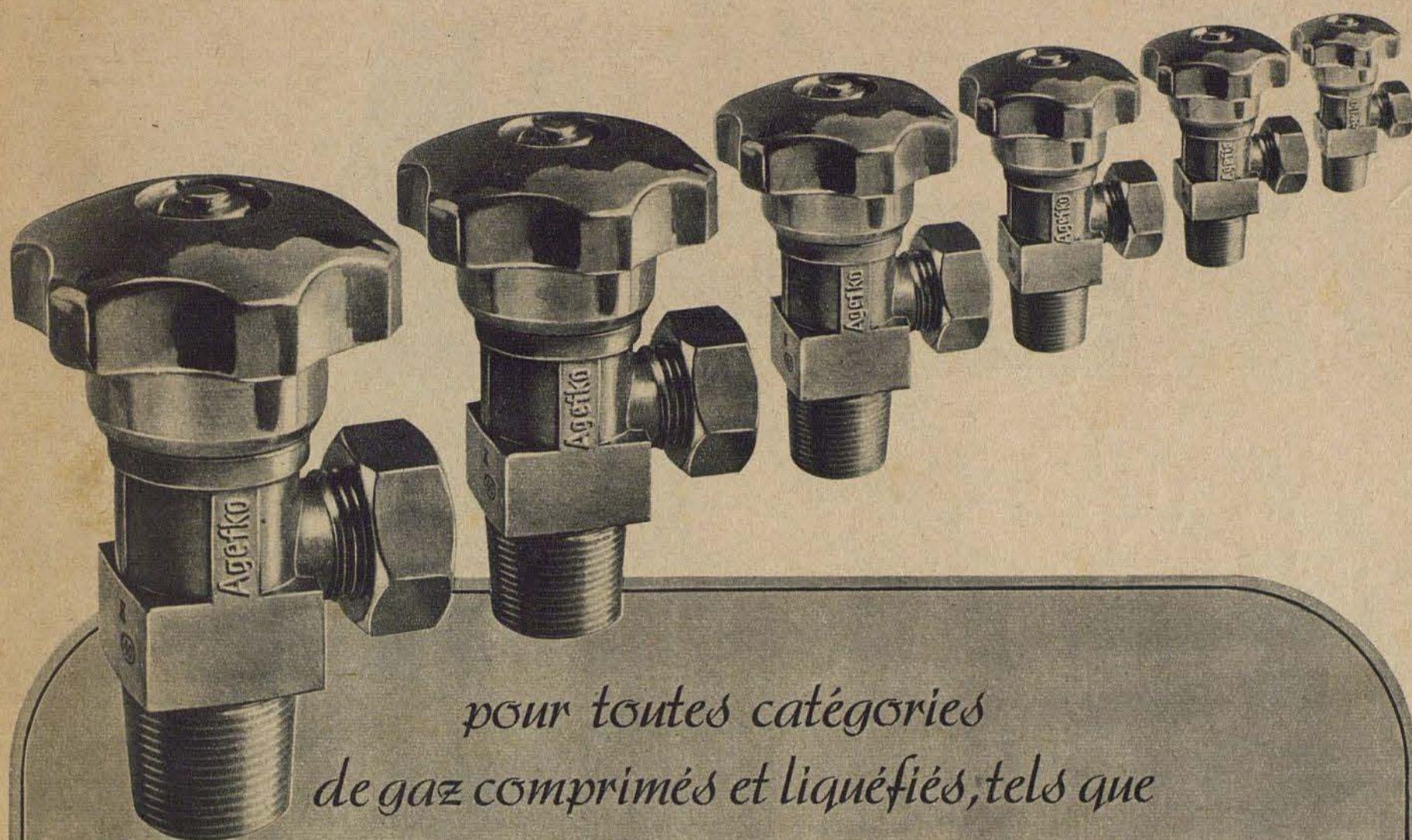
Notre chauffage central ultra-moderne n'est qu'un retour à l'invention du Romain Sergius Orata, cent ans environ avant Jésus-Christ. Fils d'une vieille famille riche, Sergius Orata n'ignorait ni le luxe ni le confort. Il fit chauffer sa salle de bains par un courant d'air chaud traversant des cavités sous le plancher. Les thermes publics de Rome adoptèrent son système. Plus tard, les salons, dans les palais et les demeures patriciennes l'imitèrent. La connaissance de cette technique s'est conservée jusqu'au moyen-âge et même après. Ainsi, le fort de Marienburg, résidence des grands maîtres de l'ordre Teutonique, construit vers 1300, fut chauffé à l'air chaud. Vers 1750, le palais de Potsdam, résidence de Frédéric le Grand, fut également muni d'un chauffage à air. Quelques années plus tard, on inventa le chauffage à vapeur, mais le chauffage à eau chaude était déjà connu.

La cravate

La guerre de Trente ans provoqua un brassage profond de tous les peuples d'Europe. C'est ainsi que certaines armées virent des soldats croates dont l'uniforme était rehaussé d'un foulard bariolé. Ce foulard des Croates est devenu l'accessoire indispensable à la toilette de l'Européen moderne. On lui a gardé son nom d'autrefois et le mot français «croate» s'est transformé peu à peu en «cravate». Vers la fin du XIX^e siècle, l'homme à la mode roulait encore autour de son cou plusieurs mètres de baptiste ou de mousseline blanches. Il fallait un temps infini, beaucoup de patience et d'adresse pour donner à ce foulard une forme impeccable. Un bijou, épingle ou broche, en contenait les nœuds élégants. Les messieurs et les gens sérieux préféraient le noir au blanc. Quand le col de la chemise fit son apparition, le long ruban devint une bande étroite et se rappela de son nom d'origine.

Soupapes pour bouteilles en acier

Soupapes droites - Soupapes d'équerre



*pour toutes catégories
de gaz comprimés et liquéfiés, tels que*

Acide carbonique, oxygène, azote, air comprimé, hydrogène, ammoniacque,
acétylène, chlore, phosgène, acide sulfureux, chlorure de méthyle.

•
Modèles spéciaux, répondant aux plus hautes exigences, pour
méthane, propane, butane.

AGEFKO KOHLENSÄURE-WERKE

GESELLSCHAFT MIT BESCHRÄNKTER HAFTUNG

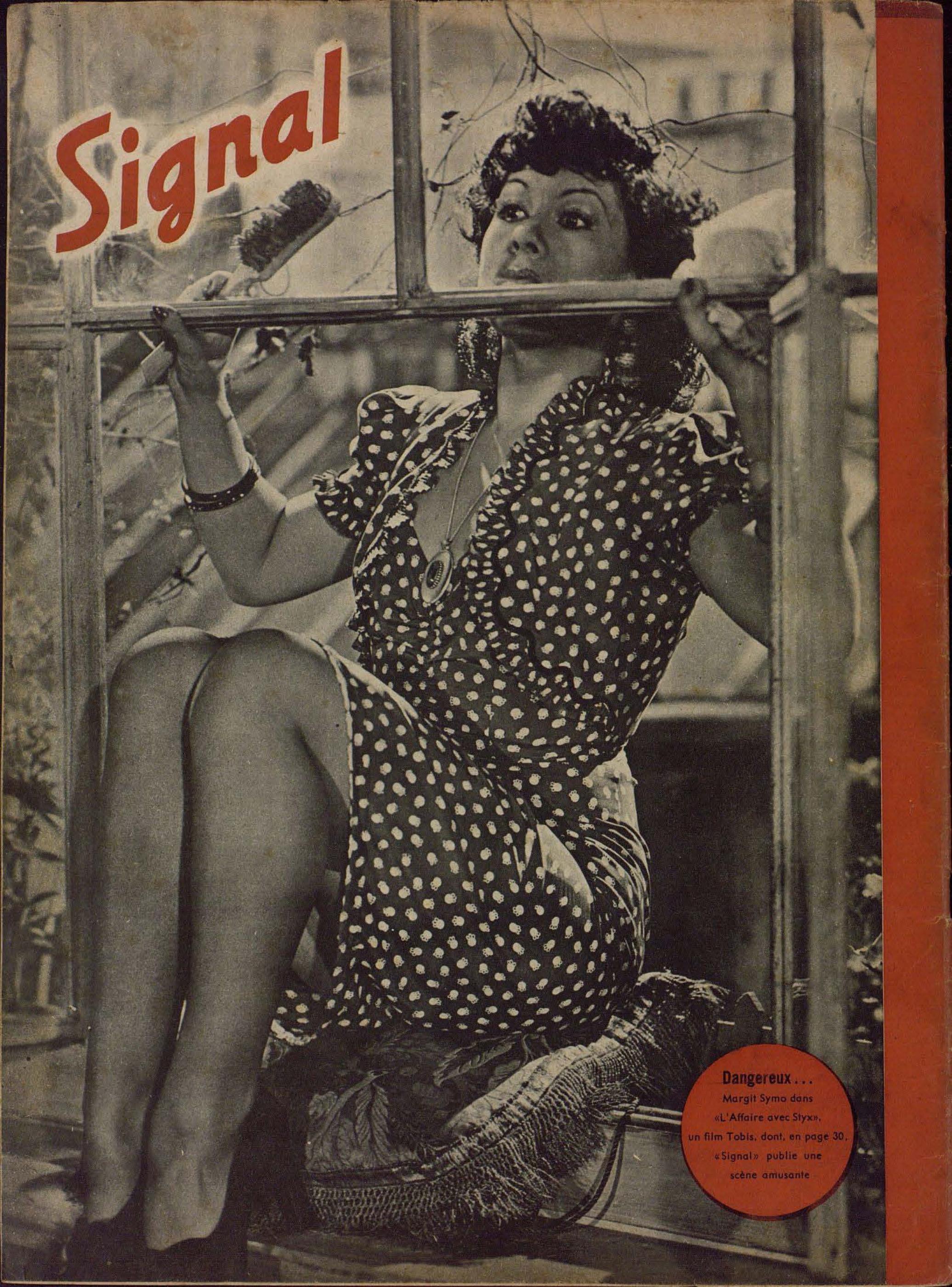
Département: Fabrique de soupapes

BERLIN W 62

50 années de pratique,

un travail de la plus haute précision et une construction parfaite garantissent à toute manière d'usage un maximum d'économie et de sûreté.

Signal



Dangereux...

Margit Symo dans
«L'Affaire avec Styx»,
un film Tobis, dont, en page 30,
«Signal» publie une
scène amusante